

# le libertaire

Rédaction  
Administration : Jean Girardin,  
186, boulevard de la Villette, Paris (19°)  
Cneque postal : Jean Girardin 1191-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ETRANGER	
Un an	30 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	15 fr.	Six mois	15 fr.
Trois mois	5 fr.	Trois mois	7 fr.
Cheque postal : Jean Girardin 1191-98			

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Blanco ne peut être extradé

MAIS IL FAUT EXIGER SA LIBÉRATION IMMÉDIATE

On lira ci-dessous la lettre que le citoyen Eugène Frot, député du Loiret, nous adresse.

Eugène Frot n'est pas un inconnu pour nous et notre Comité a souverainement noté l'aide qu'il nous a apportée dans l'affaire Ascaso, Durutti, Jover, ainsi que dans de nombreux cas d'expulsion.

Nous le remercions de se joindre encore à nous aujourd'hui pour faire sortir Blanco de sa prison.

Paris, le 4 décembre 1930.

Au Secrétaire du Comité du Droit d'Asile.

Cher Citoyen,

Vous menez depuis plusieurs mois une action courageuse et justifiée contre la demande d'extradition de Blanco adressée par le gouvernement espagnol au gouvernement français.

La loi serait violée et la République blessée si la France livrait à l'Espagne le syndicaliste catalan auquel on ne peut reprocher un crime ou un délit de droit commun.

Tous les amis de la liberté ont le droit de savoir si le gouvernement français, en core hésitant, cédera aux pressions de la police espagnole.

Je dépose ce soir une demande d'interpellation sur le Bureau de la Chambre pour questionner le ministre de la Justice.

Mais votre action de propagande énergique doit continuer pour assurer le succès.

Je sais que vous y êtes décidés et je vous adresse à vous et à vos camarades l'assurance de toute ma sympathie agissante. Bien cordialement à vous.

EUGÈNE FROT.

Voici la demande d'interpellation en question qui sera déposée, ce soir mercredi sur le bureau de la Chambre :

Paris, 4 décembre 1930.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Depuis de longs mois, le syndicaliste espagnol Blanco attend qu'il soit statué sur la demande d'extradition adressée au gouvernement français par le gouvernement espagnol.

La Chancellerie sait que la loi du 10 mars 1927 lui interdit d'autoriser cette extradition. Elle n'a pu se résoudre à céder aux réclamations de la police espagnole; mais elle n'a pas non plus décidé encore de libérer Blanco.

Il convient de ne plus hésiter.

Blanco est depuis trop longtemps irrégulièrement arrêté. Il faut le rendre au plus tôt à la liberté.

Mon collègue, M. Guernut, secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, a fait à la demande même de vos services, la démonstration parfaite de l'obligation que vous faisiez la loi française de rejeter la demande d'extradition.

Je suis persuadé que vous n'interprétez pas autrement des textes qui sont l'expression même de la pensée républicaine. C'est dans cet état d'esprit que j'aurai l'honneur de vous demander à la tribune de la Chambre quand vous passerez pour voir prendre une mesure de libération définitive en faveur du syndicaliste catalan actuellement détenu à la prison de Montpelier.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Garde des Sceaux, l'assurance de ma parfaite considération.

EUGÈNE FROT.

Quelle réponse sera faite à Frot ? Une réponse favorable si, par ailleurs nous savons agir à Paris et en province dans l'intérêt de la cause que nous soutenons, il faudrait que nous manifestions, intensément, en faveur de Blanco, tout au moins de décembre.

Est-ce impossible ?

Le Comité du Droit d'Asile.

## No're meeting du 17 décembre

Il se tiendra salle des Sociétés Savantes. Nous publierons la semaine prochaine le texte de l'affiche, et nous indiquerons les orateurs qui y participeront.

Ce meeting a pour but :

1° D'empêcher que Blanco soit livré à l'Espagne et de le faire rendre, enfin, à la liberté ;

2° D'empêcher que Berneri, qui est à la veille d'entrer en prison, soit à nouveau expulsé de France son emprisonnement terminé ;

3° D'empêcher que chaque année, des milliers de camarades étrangers soient brutalement chassés de ce pays sans l'ombre d'un prétexte ;

4° D'empêcher que le peu de liberté individuelle, que nous laisse le régime bourgeois, ne nous soit arraché par une police à tout faire.

Que nos lecteurs prennent donc, dès aujourd'hui, leurs dispositions afin que ce meeting ait une étonnante répercussion.

## LA RÉPUBLIQUE AUX ENCHÈRES

Les temps modernes sont remarquables pour leur immoralité. Le pouvoir corrompueur de l'argent s'est étendu dans toutes les branches de l'activité sociale. Nulle porte ne lui est fermée; et dans les « milieux » qui se piquent de réalisme cette corruption devait trouver un foyer tout désigné; c'est que l'argent confère une sorte d'immunité tout en permettant d'accéder aux honneurs. Il est le seul roi, l'idole merveilleuse d'une époque qui a besoin de concrétiser en une formule simple cet esprit de cupidité et de jouissance que l'on appelle hypocritement réalisme.

Le réalisme orthodoxe consiste à obtenir force et puissance politique ou économique. Aussi quel bel âge pour les tripoteurs lorsqu'ils peuvent exercer leurs talents, sûrs d'obtenir la complicité de ces parlements et avocats-conseils, dom pulnulle notre parlement; et quelle affaire surtout lorsque cet avocat-conseil est ministre de la Justice !

La pourriture est profonde et nulle commission d'enquête ne saurait jamais étaler au grand jour l'amoralisme d'une époque; il y aurait trop d'éclaboussures, trop de gens compromis. Les scandales sont presque toujours étouffés ou amoindris dans leurs conséquences; et les gouvernés qui en font toujours les frais ne savent jamais le fin mot de l'histoire. La lumière est mise sous le boisseau et la vérité enfouie profondément dans son puits symbolique autour duquel les « défenseurs » de la Justice montent la garde pour nous préserver de tant d'impuretés. En attendant nous sommes faits et refaits pendant que les coupables, qui souvent sont vites oubliés, jouissent en paix de leurs vols ou deviennent des auxiliaires de la police comme c'est le cas d'un d'un de ceux dont les agissements scandaleux défrayeront la chronique plusieurs fois ces toutes dernières années.

Il n'y a pas que l'affaire Oustric, il y a aussi une affaire de Rivaud, qui s'est livré au même jeu éhonté mais avec plus d'envergure que le précédent, si l'on s'en réfère à la Volonté, ces deux financiers émettaient des titres de sociétés régulières

les faisaient monter à 5 et 10 et souvent plus de leur valeur réelle et les vendaient par la suite avec des bénéfices presque providentiels, l'opération ne réussit pas toujours et M. de Rivaud, l'honorable président de cette honorable corporation, au lieu de soutenir son compère Oustric, provisoirement en difficultés, lui retira tout crédit en provoquant le krach. On sait le reste de l'histoire : la collusion du ministre de la Justice et d'Oustric suivie de sa démission bien que Tardieu ait déclaré que : dans ce dossier je n'ai étudié, je n'ai rien rien trouvé d'anormal, alors que peu de jours après il devenait, sous la poussée de l'opinion parlementaire, partisan de la commission d'enquête. Cela laisse supposer que le népotisme est inscrit maintenant dans les manuels d'instruction civique et que trafiquer de sa situation devient une action tout à fait normale sinon recommandable. En tout cas dans l'affaire Oustric la seule intervention gouvernementale jusqu'à la cubule fut de lui assurer l'aide qu'il avait besoin, car c'est avec le secours financier de la Banque de France — que n'ignorait pas le ministre des Finances — qu'Oustric put, tous ces derniers mois, faire face à ses échéances. L'argent de la nation servait à soutenir un agioteur dont on connaissait les agissements.

En plus de ces deux affaires qui coûtèrent 1 milliard, peut-être même beaucoup plus, il y avait un nouveau krach en perspective : celui du groupe Devilder, qui est en quelque sorte le maître du marché du pétrole en France, dont les valeurs ont été « soufflées » tout comme celles d'Oustric et de Rivaud.

Cette fois — dit le journal la Lumière du 29 novembre — le sauvetage paraît réussir grâce au concours de M. Ernest Mercier, du Redressement Français lequel attend la ratification par la Chambre d'une convention favorable à la Compagnie Générale des Pétroles qu'il préside. Mais ce que l'on n'a pas dit, c'est que l'un des membres les plus en vue du groupe Devilder, ainsi sauvé par l'intervention gou-

vernementale, est l'ami intime, l'hôte fréquent du Président du Conseil.

Jaloux des exploits des financiers, les amateurs ont aussi leur krach. Par le jeu des avances de banques et de traites endossées, il y aurait 800 à 1.400 millions de papier en circulation, trente banques laisseraient des plumes dans l'affaire. Pour éviter une catastrophe, il fallut l'intervention de la Banque de France et du consortium des banques; les échéances sont prorogées jusqu'à fin décembre en attendant la vérification des comptabilités. D'ores et déjà l'on parle d'une perte de 300 millions.

En tout cas il faut savoir que cette dégringolade favorise les truistes qui accaparent dans des crises semblables les entreprises qui tombent. L'on dit que le grand maître des Galeries Lafayette, M. Jader, réaliserait le trust de la chaussure, profitant ainsi du krach Oustric.

Ces quelques faits ont une importance extrême. Ils montrent que les mœurs qui ont cours dans tout ce qui touche à l'argent pourrissent tout ce qui touche à la vie des gens, les coulisiers, qui nomment un président, de Rivaud, qui est un agioteur sans vergogne, et qui supportent Oustric et tant d'autres. Un gouvernement au courant de tous ces faits et qui laisse aller les choses, manifestant une complaisance suspecte et que l'on découvre intéressée comme pour le cas Pétet.

Voilà où nous en sommes : Une liberté complète pour les intermédiaires dont les agissements ne sont pas sans avoir leurs répercussions sur le coût de la vie tout en rendant plus trouble la situation économique, et un Pouvoir qui semble n'avoir qu'un souci : assurer sa continuité pratiquant : « l'après moi, le déluge ».

Jamais les gouvernants n'avaient autant travaillé pour dégoûter les gouvernés de la république comme ils le font aujourd'hui. Mais quand le sens moral de l'« élite » d'une nation est totalement aboli, lorsqu'elle admet des agissements semblables et donne le signal de la ruée, lorsqu'elle rétribue misérablement le producteur en laissant à l'intermédiaire, le commerçant, l'agioteur toute latitude pour s'enrichir, alors survient l'ère des scandales. Scandale de la misère des producteurs et scandale d'une police qui se perfectionne chaque jour et au service d'un pouvoir de plus en plus corrompu.

Ils sont des empoisonneurs de l'opinion publique, ces hommes d'argent lancés à la course éperdue du bénéfice, achetant indistinctement valeurs et influence, méprisant ce que l'homme pouvait conserver encore d'idéalisme pour se ruer vers la richesse.

Nous progressons dans la pourriture, nous avons connu avec les argutins la Chambre des millionnaires, nous avons aujourd'hui selon le mot de Georges Monnet, député de l'Aisne, le « ministère des plus de cent millions ». Les catastrophes financières dont nous supportons en fin de compte les conséquences sont inhérentes au régime lui-même, tant que le capitalisme existera : c'est Topaze qui gouvernera. Il n'y a qu'un seul remède : le nettoyage, le grand, l'ultime, de tous ces parasites, balayant ainsi l'Etat avec tous ses sicaires et jetant bas de son piédestal le vieux dieu Argent qui crée l'injustice et déshonore.

Bernard ANDRE.

Voir en 2<sup>e</sup> page

## LE PROGRAMME DE NOTRE FÊTE du DIMANCHE 7 DÉCEMBRE

### LIBÉREZ GHEZZI

Il a toujours été difficile de savoir ce qui se passe en Russie. Et, aujourd'hui plus que jamais, à travers les nouvelles les plus contradictoires, les fausses informations, il est quasi impossible d'être renseigné.

Cependant, de-ci, de-là, nous parvenons, de source sûre, des relations d'événements qui jettent une lueur dans l'opacité de la nuit bolchevique.

C'est ainsi que nous venons d'apprendre par le Comité de Défense anarchiste de Bruxelles, que notre camarade Ghezzi, séquestré depuis de longs mois par la dictature soviétique, dans la prison de Souzdal, est en danger de mort.

Après s'être soustrait à la vindicte fasciste, Ghezzi s'est réfugié en Russie. Il comptait y trouver un asile. Il n'y a trouvé que le bagne.

Emprisonné depuis longtemps, il n'a pu obtenir d'être jugé et il se pourrait qu'un jour, Litvinoff et Grandi étant d'accord, que Ghezzi fut livré à Mussolini s'il n'a point succombé sous les mauvais traitements des geôliers prolétaires.

Notre inquiétude est donc double. Nous demandons la libération de Ghezzi et que cesse cette honte qui consiste à traiter avec les réactions les plus atroces, cependant qu'en Russie les prisons sont peuplées presque exclusivement de révolutionnaires véritables.

Le Comité de Défense Sociale.

## A propos du procès de Moscou

Qu'est-ce que je pense du procès de Moscou ?... Ce que je pense des procès d'Indochine, des procès des tribunaux fascistes et de tant d'autres. Que la répression gouvernementale est partout ignoble. Et plus ignoble encore ceux qui s'y associent et l'encouragent par la complicité du silence ou celle de l'approbation.

Comment lire sans écoeurer les récits de ces « démonstrations ouvrières » réclamant même avant tout débat la mise à mort des accusés; de ces manifestations d'« intellectuels » faisant servilement appel au bourreau contre leurs confrères inculpés, par crainte visible de se compromettre par manque de zèle. Il est vrai qu'en U. R. S. S. l'indépendance de l'esprit expose à des risques plus grands que partout ailleurs. Et que beaucoup d'intellectuels des autres pays ne se montrent guère moins complices à l'égard des puissances établies.

Innocents ou coupables, ces accusés ? Eux émissaires, sans doute, de l'échec de ce fameux plan quinquennal que, pour sauver la face bolcheviste, on les accuse d'avoir saboté dans des desseins ténébreux.

Evidemment, il a besoin de diversion, ce gouvernement « ouvrier et paysan » qui, après douze ans de pouvoir absolu et de formidable dictature, a réduit les ouvriers à la pire condition et à la pénurie des vivres; qui, à force de les pressurer, a réduit les paysans au désespoir et à des révoltes féroceement réprimées. Et quand le chef de ce gouvernement est menacé d'être jeté bas du pouvoir par des membres même de son Parti.

Procès visiblement truqué. Il suffit de lire les comptes rendus qu'en fait donner Moscou pour s'en rendre compte. Car, ou bien ces comptes rendus sont complètement fabriqués, ce qui n'est pas impossible, ou bien les prétendus aveux de certains des accusés sont étonnamment suspects. Ces gens-là sont déconcertants, qui reconnaissent si aisément tout ce dont on veut les accuser, en des termes qui semblent dictés par l'accusateur public et si parfaitement conformes à la pire phraséologie bolcheviste. S'agit-il d'agents provocateurs introuvables exprimés dans le procès, ou simplement de pauvres gens qui, pour essayer de sauver leur peau ou d'éviter les tortures, avouent tout ce qu'il plaît à l'accusation d'exiger qu'ils avouent et qui doit faire condamner et fusiller d'autres suspects. Et l'on peut se demander si l'affaire n'a pas été montée de toutes pièces par le Guépéou, afin de pouvoir la dénoncer.

Et ces procédés-là ne sont pas nouveaux. Nous avons vu les agents provocateurs et les policiers fascistes en faire usage. Et en Russie même, du temps d'Azev.

Quant à l'accusation elle-même, elle a déjà beaucoup servi. On accuse toujours de connivence avec l'étranger ceux dont on veut se débarrasser, et ici aussi on a accusé et condamné à grand tapage certaines gens sous des accusations de trahison et d'espionnage.

Mais, voyons, le procès de Moscou ne vise que des techniciens, des professeurs, des espèces de bourgeois dont, en tous cas, les aspirations ne doivent avoir rien de révolutionnaire. Qu'est-ce que cela peut vous faire qu'on en use ainsi avec eux ?

Je vous entends très bien. Ces choses-là sont très mal quand on les fait contre nous. Quand on les fait à d'autres, c'est à changer. Eh bien ! je ne suis pas de votre avis. Je trouve ces choses-là répugnantes et dangereuses dans tous les cas, et mon sentiment pour le juge, le bourreau et le policier ne change pas selon l'étiquette du régime qu'ils prétendent protéger.

Alors quoi, vous déniez à l'Etat prolétarien le droit de se défendre contre ses ennemis par la « terreur révolutionnaire » ? Vous n'admettez pas qu'il se serve des moyens que tous les gouvernements ont employés pour s'établir et se maintenir ? Vous refusez de faire aucune différence entre la répression à des fins bourgeoises et réactionnaires et celle opérée pour le plus grand bien du prolétariat par les représentants de son « Parti de classe » ? Je ne reconnais aucun droit à aucun Etat que ce soit. Et je fais une différence : c'est que si ces moyens d'action sont les procédés normaux de la domination réactionnaire, bourgeoise, bureaucratique et autre, il est particulièrement révoltant de les présenter comme des moyens admissibles d'affranchissement du prolétariat et d'émancipation humaine.

Je ne veux pas insister sur ce fait que de ces méthodes de « défense de la révolution », ce sont les meilleurs révolutionnaires qui sont les victimes. Je ne veux pas parler de ceux qui étaient en Sibérie du temps des tsars et qui y sont retournés sous le régime des bolchevistes, des socialistes révolutionnaires, des anarchistes, de Ghezzi, dont il faudrait pourtant parler aussi...

Mais, même si votre « terreur révolutionnaire » ne frappait que d'authentiques contre-révolutionnaires, elle n'en serait pas moins répugnante et propre à dégoûter de la « révolution ». Et vous avez tort de l'encourager comme vous faites.

Par ailleurs, je ne tiens pour nullement impossible que des hommes d'Etat occidentaux soient favorables à une intervention militaire contre l'Etat soviétique. Pas plus que je ne tiens pour impossible que

les dirigeants de Moscou tiennent sciemment à provoquer un conflit international ou l'armée rouge jouerait son rôle, en liaison avec d'autres, celle de Mussolini, par exemple.

Je ne veux d'aucune guerre, ni contre la Russie, ni pour elle. Ce n'est pas par amour pour le gouvernement des Soviets, ni pour celui de M. Tardieu. Mais le meilleur moyen de défendre la Russie contre de tels périls n'est peut-être pas d'inviter son gouvernement à redoubler de répression sauvage, comme certains l'ont fait, et de fournir à des agresseurs virtuels le prétexte de nouvelles barbaries à venger.

Tout ce qu'il vous plaira pour éviter une guerre entre la France et la Russie, aussi bien que toute autre guerre. Tout ce qu'il vous plaira pour unir les prolétaires français et russes contre ceux, quels qu'ils soient, qui voudraient les mener à une nouvelle « guerre d'affranchissement » ou d'« émancipation ». Croyez-vous que vous prenez bien exactement le chemin de l'empêcher ? Croyez-vous qu'il y ait plus, beaucoup plus d'intérêt à encourager la campagne d'excitation chauvine des dirigeants de l'U. R. S. S. que celle de nos propres nationalistes ?

Où bien ne vaudrait-il pas mieux s'unir contre tous les militarismes, contre tous les maîtres, contre tous les excitateurs à la guerre, contre tous les bourreaux ?...

La Révolution russe ?... Ah ! oui, parlons-en. Certains l'ont attaquée le plus absurdement du monde, lui reprochant avec une indignation grotesque d'avoir fait ce que tous les gouvernements font. Et quand nos hommes d'ordre, admirateurs par principes de la grande Révolution française, reprochent aux bolchevistes d'en avoir copié les procédés les moins ragoutants, ils sont grotesques.

Mais ceux-là ont tort plus encore que, se croyant d'esprit plus large et de caractère généreux, ont fermé trop bénévolement les yeux sur les atrocités du bolchevisme, en ont facilement pris leur parti. Avec là-dessus, il faut bien le dire, cette admiration veule, « bien moderne », pour l'homme qui est arrivé à détenir la trique de l'argent, cette admiration naïve pour le coco jugé énergique et qui va indifféremment à Lénine, à Mussolini ou à feu Clemenceau, à quiconque, d'une façon ou d'une autre, et par n'importe quel moyen, a eu l'air de réussir. Et ces gens-là, dans la mesure où ils ont eu une influence, ont rendu le plus mauvais service au prolétariat russe et à ses amis français.

Vous croyez ?

Je crois que le bourreau, le policier, le militaire sont de très mauvais serviteurs d'une vraie rénovation sociale. Je pense qu'il est plus difficile, mais préférable, d'organiser le bien-être et de donner la liberté que d'offrir au peuple des cadavres d'ennemis et des haïnes.

Mais enfin, ces moyens que vous réprouvez, ce sont ceux qui ont toujours servi.

Précisément. Et je crois que pour aboutir à quelque chose de nouveau, il faudrait employer des moyens nouveaux.

C'est à dire ?

C'est à dire la libre action des penseurs et des producteurs, de ceux qui ne veulent ni commander ni obéir, mais œuvrer en toute indépendance à ce qui leur semble beau et utile. L'action des travailleurs qui refusent leur force de travail aux mauvaises besognes, qui rendrait la guerre impossible en lui refusant leur collaboration, qui s'opposeraient à tous les hommes, à toutes les polices, à tous les militarismes, qui réduiraient déjà au minimum la malaisance des Etats en attendant de les faire totalement disparaître.

Pierre ELSIENS.

### DROIT DE RÉUNION

## NOUS RELEVONS LE DÉFI

La Ligue des Droits de l'Homme organisait la semaine dernière une réunion, salle des Sociétés Savantes, sur ce sujet : « l'Allemagne et nous ». C'était bien son droit. Mais cela n'eut pas l'heur de plaire à ces messieurs les voyous de l'Action Française qui au nombre d'une centaine se jetèrent sur les orateurs et les auditeurs et empêchèrent la tenue de la réunion. Ils s'acharnèrent vaillamment sur le président de la Ligue, le citoyen Victor Basch, âgé de 67 ans, et le blessèrent assez grièvement.

Nous regrettons que les ligueurs présents dans la salle n'aient point mieux réagi et infligé aux camelots du roy et autres ultranationalistes, la correction méritée. Correction à laquelle ils se seraient montrés plus sensibles qu'aux ordres du jour, aussi réprouvés soient-ils.

Mais il y a un défi que nous voulons relever : L'« Action Française » assure qu'elle remplacera, dorénavant, le gouvernement défaillant et qu'elle fera la police de nos salles de réunion. En un mot, elle promet de remettre ça aussi longtemps qu'elle ne sera point seule à tenir des réunions dans Paris.

Comme nous organisons un grand meeting (avec entrée libre, nous) aux Sociétés Savantes mêmes, et que le but de ce meeting ne peut que contrarier les buts des tenants du roy, nous leur donnons rendez-vous ce soir-là, 17 décembre.

Qu'ils essaient donc de nous enlever le droit de parole !



**DIMANCHE 7 DÉCEMBRE, à 14 heures 30**

Salle de la Jeunesse Républicaine, 10, rue Dupetit-Thouars, 10

## MATINÉE ARTISTIQUE

Organisée par le Groupe des AMIS DU LIBERTAIRE

### AU PROGRAMME

#### Les Camarades :

Reine DERNYS	BOYETTE	Louis GRAN
COLADANT	PÉTRUS M.	BICOT

#### Les Chansonniers :

FRÉDY	Maurice HALLÉ	F. H. JOLIVET
-------	---------------	---------------

Louis LORÉAL Charles d'AVRAY

dans leurs œuvres

Au piano : le compositeur Raymond MOURET

PRIX D'ENTRÉE : 5 FR.

Les bénéfices de cette fête seront versés au COMITÉ DE DÉFENSE DU DROIT D'ASILE

## L'opposition anarchiste à la guerre pendant la guerre

Evidemment, le fait que la guerre soit déclarée, la mobilisation effectuée et la population masculine sous les armes et envoyée au front, ce fait signifie que toutes les oppositions à la guerre des anarchistes ont échoué.

Mais être défaits ne signifie pas persuadés et résignés au fait accompli, ni renoncer à la future revanche.

Ainsi défait sur le terrain des faits concrets, l'anarchisme ne meurt pas, ni ne perd sa raison d'être. Au contraire ! De cette défaite naît la nécessité de ne pas se courber et de rester intransigeants et de faire front aux plus adverses réalités.

En quoi peut consister cette intransigeance ? Comment l'opposition à la guerre peut-elle se développer devant le cataclysme ? Laissons de côté l'opposition, que je nomme héroïque, qui se traduirait immédiatement par le sacrifice suprême de ceux qui la mèneraient. L'héroïsme, nous pouvons le souhaiter, nous pouvons l'accomplir nous-mêmes si nous en avons la force et le courage ; mais nous ne pouvons prétendre l'exiger des autres et non plus en faire un devoir pour les compagnons pour le seul fait qu'ils partagent nos idées. La révolte active et passive contre la guerre est une question de conscience, de volonté et de force individuelles — et toute insinuation à cette révolte qui ne serait pas faite avec l'exemple personnel serait superflue.

Mais il y a toute une opposition à la guerre, toute une résistance qui est possible ou sans sacrifice ou avec un sacrifice relativement supportable pour la généralité des individus ; et cette opposition, cette résistance me semble être un devoir pour tous ceux qui se disent anarchistes et qui ne veulent pas se rendre eux-mêmes.

Il y a, avant tout, une opposition ou résistance à la guerre, de caractère passif ou négatif, dont tous, même les plus faibles, sont capables : elle consiste à se faire plutôt que de parler en sens contraire à ses propres convictions ou que parler d'une manière équivoque qui ferait supposer de notre part des convictions autres que celles que nous avons.

Cela paraît simple et sans importance, quasi-puéril, en temps ordinaire ; mais cela n'est pas la même chose en

temps de guerre ou de tyrannie, quand le mensonge domine et devient lieu commun ; quand tout le monde affecte ostensiblement les idées et sentiments commandés par les puissances ; quand tous croient ou feignent de croire aux affirmations les plus invraisemblables. Céder au courant, répéter les lieux communs mensongers, etc., ou faire croire qu'on s'y soumettait déjà se rendent complices du crime. Accepter par la parole ou les actes les mensonges conventionnels en cours durant la guerre — qu'en leur conscience quasi tous, surtout les soldats, savent que ce sont des mensonges — serait une vilénie qui, un jour, pourrait être amèrement reprochée par les victimes du grand crime.

Euvrer pour, en temps de guerre, rester en garde contre ces mensonges, contre les hallucinations du cerveau et du cœur qui peuvent tromper par une apparence momentanée, des faits secondaires et transitoires, des erreurs préconçues. Éviter de se laisser prendre aux pièges ; car un proverbe dit très justement : « On passe le bras, puis le cou, puis la tête », et l'on se trouve, sans l'avoir voulu, dans le camp opposé, avec les pires ennemis de la liberté et du prolétariat, et on devient un renégat de ses propres idées. C'est ce qu'il est advenu à plus d'un de nos amis à l'occasion de la guerre 1914-1918.

Mais, il y a une résistance ou opposition active qui reste toujours possible, suivant les lieux et les circonstances, malgré toutes les mesures coercitives étatiques et militaires : on peut toujours affirmer une vérité en face d'un mensonge, on peut toujours employer un langage de fraternité humaine en contre-partie à qui ne parle que de haine et de carnages ; on peut toujours opposer des actes de justice et de pitié à ceux d'insensibilité et de cruauté ; on peut toujours déployer une certaine activité et assumer une attitude qui exerce autour de soi une influence bénéfique en sens contraire à la guerre et favorable aux idées.

Cela est possible, intelligemment, et sans risques et sacrifices excessifs — comme cela fut expérimenté durant la guerre de 1914.

Lorsque la guerre est en action, une petite minorité ne peut s'illusionner de la faire cesser par les moyens ordinaires à sa disposition. Des moyens extraordinaires et héroïques dont je ne parle pas, car j'admets leur possibilité en des cas exceptionnels, parce que, à présent, je m'occupe seulement de ceux que tous peuvent faire normalement et qui constituent par cela un devoir. En bien, ceux qui, de plus, nous pouvons faire, nous devons au moins sauver les idées, c'est-à-dire l'avenir. Si nos idées sont justes (c'est-à-dire si nous continuons à vouloir ce que nous avons toujours affirmé en tant qu'anarchistes), nous ne devons pas les renier, nous mettre volontairement en contradiction avec elles par les paroles ou les faits. Or, justement, la guerre démontre dans la plus crue et plus féroce réalité, que nos idées sont les plus vraies et les plus justes et pendant la guerre, les peuples martyrisés et massacrés peuvent voir en nos idées leur unique salut.

Durant la guerre, tous ceux qui souffrent d'une manière la plus épouvantable — les masses des pauvres soldats envoyés au front et les autres qui restent à la maison à trembler pour leur vie — sont les plus intransigeants et radicaux négateurs et ennemis de la guerre : ils le sont, même s'ils ne le disent pas, et leur unique conviction désespérée est que le massacre prenne fin, sans s'inquiéter d'autre chose. Victoire ou défaite, pour eux, sont synonymes ou presque ; ils ne croient pas un mot aux écrits des journalistes, aux proclamations des chefs, aux incitations des hommes et des femmes de l'arrière, ils haïssent en leur cœur ceux (gouvernants, chefs, journalistes, socialistes philanthropes, etc.), qui coopèrent plus ou moins à faire durer la guerre et à excuser ou légitimer la continuation de la guerre ; et, vice-versa, ils sont portés à sympathiser avec tous ceux — hommes ou parisi — qui sont et restent adversaires de la guerre, qui parlent de paix, qui hâtent par leur vœux et par leur œuvre la fin du massacre. Toute autre considération est pour eux secondaire ou superflue. Tout cela est naturel parce que leur désir, bien qu'étouffé et muet, vient du sens le plus profond de conservation et d'auto-défense de l'humanité assaillie et menacée de destruction par un retour de bestialité.

Eh bien ! le poste des anarchistes est aux côtés de l'humanité contre la bestialité. En leur entier, en dehors et au-dessus de toutes autres considérations, ils doivent rester par leurs paroles et par leurs actes — suivant leur force et les possibilités — à aider l'humanité blessée et assassinée ; d'être « avec ceux qui se battent » (c'est-à-dire avec les grandes masses envoyées par force à la boucherie), avec leur sentiment plus fort qui est de cesser le massacre à n'importe quel prix et immédiatement. Jamais ils ne doivent transiger avec ceux qui commandent et envoient les autres se battre, jamais ils ne doivent accepter les raisons ou prétextes avec lesquelles on veut faire continuer le déchirement et le sacrifice de l'humanité.

Ainsi, les anarchistes sauveront du naufrage leur idéal et sauveront ainsi l'avenir.

Si, après la tempête, une espérance de salut existe, nous en serons les meilleurs interprètes, les plus autorisés et les plus écoutés.

A la seule condition que nous serons restés intransigeants contre la guerre, nous pourrions, au lendemain de celle-ci, lever avec succès le drapeau de la révolution égalitaire et libertaire.

LUIGI FABBRI

### GROUPE REGIONAL DE MONTREUIL

A Fontenay-sous-Bois, le jeudi 18 décembre, à 20 h. 30, salle de l'Amicale du Plateau, 218, rue des Moulins.

### Grande Conférence publique et contradictoire

### LA GUERRE DES GAZ

par Louis LORÉAL



### PROPOS D'UN PARIA

Le propre des gouvernements est de monter des complots. Lorsque quelque chose vient gêner la bonne marche du pouvoir, quand il est nécessaire de créer une diversion, des individus spéciaux dans ces sortes d'opérations fabriquent un de ces bons petits complots toujours exécutés à temps — et pour cause — et dont le retentissement et la répression n'ont d'autre but que de donner le change à ceux qui se permettraient de douter de la solidité du régime.

Il apparaît, aux yeux de tous ceux qui ne sont pas payés pour voir autrement, que le fameux « plan quinquennal », dont nous rabattaient les oreilles tout ce que le bolchevisme compte de roublards et de jozards, fut surtout un immense bobard et que sa faillite s'avère chaque jour de plus en plus lamentable.

La nécessité d'un « complot » rendant responsables de ce fiasco colossal tout ce que l'univers compte d'adversaires au régime stalinien était donc évidente.

Et c'est pourquoi il se juge actuellement à Moscou un procès monstrueux duquel ressortira indubitablement que si le plan quinquennal a échoué, c'est la faute, non pas à l'incurie, à la gabegie bureaucratique du régime dit des soviets, mais à Poincaré, à Briand et à toute une séquelle de gens du même acabit.

Certes, nous n'avons pour Poincaré et Briand, en particulier, pas plus que pour Lardieu, une sympathie bien grande, et nous les savons aussi capables que quiconque — d'ailleurs ils l'ont prouvé — d'organiser à l'occasion un complot pour servir leurs fins gouvernementales. Et nous ne pensons pas être accusés de prendre ici leur défense.

Mais le développement du procès de Moscou, tel que nous pouvons le suivre dans l'organe, en France, du gouvernement russe, sous la plume de l'ex-jusqu'aboutiste Marcel Cachin est pourtant bien fait pour faire réfléchir tous ceux qui n'aveuglent pas un fanatisme imbécile.

Jamais on n'a vu, en effet, d'accusés de l'espèce de ceux qui emploient actuellement la dictature rouge pour essayer de se refaire aux yeux du prolétariat mondial, une virginité bien compromise. Ils avouent tout et le reste, délibérément, exposent en longues conférences le plan machiavélique qu'ils avaient ourdi pour jeter bas le régime de boue et de sang qui n'a guère d'égal, dans sa folie liberticide, que celui du sinistre Mussolini.

Ramsine, le principal accusé, n'avait pourtant pas à se plaindre de son sort dans ce pays que de pauvres bougres appellent avec emphase « la Russie ouvrière ».

Le sieur Ramsine, c'est Cachin qui l'a écrit dans l'Humanité, avait un traitement annuel de 200.000 francs, il avait à sa disposition une automobile, un logement de 12 pièces et une villa à la campagne.

Les autres accusés sont des « prolétaires » du même genre.

Et c'est à celui qui s'accusera des plus grands crimes envers la « Révolution » dont ils n'avaient, eux, guère à se plaindre.

Si je n'estimais pas, et je ne suis certainement pas le seul, que ce fameux procès

n'est qu'une vaste fumisterie, je ne demanderais ce que peuvent penser les milliers de prolétaires authentiques qui, paraît-il, assistent au débat.

J'aime mieux croire que ces prolétaires-là sont des communistes — en service commandé — les seuls qui aient le droit de manger à peu près à leur faim et que les autres, les vrais, ne seront mis au courant de cette farce que par les procédés habituels aux gouvernements de dictature.

Mais qu'il existe encore, dans un pays comme la France, où, tout de même, tout le monde sait à peu près lire et écrire, des individus qui avalent à bouche que veux-tu les élucubrations d'un Marcel Cachin ou d'un Florimond Bonte, ce sera toujours le comble de mon étonnement.

Car il n'est pas permis d'être... naïf à ce point-là !... — Pierre Muadès.

\*\*\*

### QUE TROIS...

Il n'y avait que trois membres du ministère l'ardieu en relations suivies avec le banquier Oustré, arrêté à la suite d'opérations malheureuses pour ces clients.

M. l'ardieu entend bien que ces trois « démissionnaires » soient convenablement blâchés par la commission instituée à propos de ce scandale et à la suite de laquelle sans amonage, de représailles au cas où on ne lui donnerait pas toute satisfaction.

On parle de quelques dizaines de parlementaires complices.

Tout cela pour une seule affaire. Cela vous donne un faible aperçu de l'intensité de relation de ces messieurs politiques et parlementaires avec le monde des financiers et autres bailleurs de fonds.

\*\*\*

### PETITE CONTRIBUTION.

L'Humanité ne dédaigne pas de participer à sa manière aux enquêtes que mènent certains, sur les préparatifs d'une prochaine guerre aéro-chimique. C'est ainsi que dans son numéro du 26 novembre, elle publiait au-dessous d'un cliché la suggestive légende suivante :

On organise actuellement la « décade de la défense de l'U.R.S.S. ». La Société volontaire de la défense aéro-chimique « Ossoliakhim » a organisé un concours d'émulation entre toutes ses cellules pour la meilleure organisation du travail de défense. Le 15 novembre, dans la salle du Grand Théâtre de Moscou, fut tenue une séance solennelle, en conseil central de l'« Ossoliakhim », consacrée à la « décade de la défense. Le camarade Oussolikhine a fait un rapport sur la situation internationale et intérieure du pays. Sur la photo : le Président de la séance solennelle.

### COMITÉ DE L'ENTR'AIDE

Le Comité de secours aux emprisonnés politiques et à leurs familles, désirant que tout militant victime en France de sa propagande sociale soit soutenu effectivement, et que toutes les victimes soient aidées équitablement, demande aux Groupes philosophiques ou syndicaux de solidarité, d'être en liaison permanente avec le Comité de l'Entr'Aide.

Adresser les fonds à Charbonneau Lucien, chèques postal 653-87, rue des Roses, 22, Paris (18), ou les remettre au bureau du S. U. B., à la Bourse du Travail.

## AU PETIT JOUR

Si, pour vaincre, on devait élever des potences sur les places publiques, je préférerais être battu.

ERRICO MALATESTA.

L'auto avait roulé depuis longtemps déjà, et le vieux homme se demandait ce qu'on allait faire de lui.

En vain, avait-il voulu interroger. Ses questions s'étaient perdues, inutiles, à travers les cliquetis de la course.

Enfin la voiture s'arrêta. — Passe devant, intima une voix rude. Les lourds vantaux de fer d'un immense portail béèrent en grinçant.

Ils entrèrent.

C'était l'heure la plus équivoque du matin, l'heure livide et glacée.

« L'heure des exécutions » songea-t-il. La prume cependant se dissipait peu à peu tandis qu'ils avançaient. Des formes se précisaient, émergeant çà et là de la grisaille de chaque côté du chemin. Une croix apparut et puis une autre croix. Des croix, d'autres croix et puis des croix encore. Des centaines, des milliers de croix en longues files rectilignes, de plus en plus distinctes maintenant, convergeant dans le lointain et qui semblaient tourner à mesure qu'ils avançaient.

— Pourquoi m'ont-ils conduit ici ? se demandait-il.

Ils étaient parvenus au centre de l'immense enclos. Là, s'élevait un monument colossal, remarquable synthèse du néocubisme le plus écrasant et des plus pompeuses traditions de l'art officiel. Un soldat gigantesque aux molletières énormes s'y effondrait aux bras d'une hyperbole comme commère, dûment lauré par dessus son casque. Le tout aussi consciencieusement polyédrique que possible.

Sur le socle des mots dorés reluisaient : Patrie, Devoir, Honneur, Droit, Civilisation...

Des mots qu'il reconnut. Des mots de ses discours.

Mais, enfin, pourquoi l'avaient-ils amené ici. Est-ce que par hasard ?..

— Et quand cela serait, fit brusquement l'homme à la voix rude. Et quand cela serait...

Mais regarde donc un peu autour de toi. Ils y ont bien passé, ceux-là. Regarde donc un peu à droite et à gauche, en avant et en arrière. Contemple ce spacieux quadrilatère, ce grand quadrillage de croix. C'est beau, c'est correct, c'est symétrique. Cela ressemble à ton genre d'éloquence. C'est tout à fait dans le style de tes œuvres.

Ce qu'il y a dessous est un peu moins beau. Des squelettes en piteux état, endommagés, dépareillés, détériorés. Veux-tu qu'on t'en détache un pour voir. Non, tu n'y tiens pas.

Excuse-moi si je te tutoie. J'ai oublié de demander au chef du protocole comment il fallait te parler. Si tu y tiens, je t'appellerai Excellence.

Eh bien ! regarde donc, grand homme. Excellence, chevalier de je ne sais plus combien d'ordres, docteur honorifique de tant d'universités, citoyen convaincu d'avoir bien mérité. Martial spectacle en vérité : A droite, à gauche alignements. Un vaste échiquier aux pièces bien rangées. Pièces de la partie, pièces à conviction.

Dis-moi, tous ceux-ci dont tu as célébré la gloire et envié le destin, est-ce qu'il ne t'arrêterait pas de leur tenir compagnie ?

Qu'est-ce qu'il y a. Tu demandes qu'on en finisse. Et ceux-là, crois-tu qu'ils n'ont pas attendu ? Il en est qu'ont torturés des jours et des jours d'une atroce agonie. Il y en a qui ont attendu des mois et des années la petite balle ou l'éclat d'obus.

Tu dis qu'il y a longtemps déjà. Que personne ne semblait plus y songer. Que

de ceux qui sont là, beaucoup seraient déjà morts autrement. Charmant. Mais alors, toi...

Tu dis que tu es bien vieux. C'est vrai, c'est avec de la jeune chair que l'on fait les beaux sacrifices. Mais, enfin, ce n'est pas une raison...

Hier encore, c'était un très grand personnage, un des nâtres du monde. Hier, encore, il paraissait gonflé de son importance historique.

Hier encore, devant lui, les clairons sonnaient aux champs et les drapeaux s'inclinaient très bas.

Et maintenant, ce n'était plus qu'un petit vieux insignifiant, un petit vieux aux poils décolorés en désordre dans l'airge vent du matin, aux vêtements frêles comme ceux d'un pauvre diable, un petit vieux effaré et lamentable et qui s'efforçait pourtant de faire contenance.

Une fleur rose bordait maintenant le ciel. L'homme qui avait parlé reprit :

— Tu l'avais cru vraiment que nous voulions le tuer ? Mais non, pourquoi l'aurions-nous amené jusqu'ici.

Il eût suffi de l'abandonner à tes admirateurs forcés de nager et qui maintenant hurlent et réclament ta tête.

L'on commençait à distinguer les visages attentifs et silencieux groupés autour des deux hommes et la tête sérieuse et grisonnante de celui qui poursuivait d'une voix maintenant adoucie :

— Ne nous remercie pas. Car ce n'est pas pour l'amour de toi que nous faisons ainsi. Il s'agit de bien autre chose.

Tu n'es pas sans avoir remarqué qu'il se passe des choses singulières. C'est une révolution, si tu veux. Mais alors, c'est une révolution singulière et paradoxale que tu s'écarte délibérément de toutes les conventions, de toutes les traditions, de toutes les règles classiques jusqu'ici admises en matière de révolution.

Excuse-nous si nous te décevons. Mais nous ne sommes ni Cromwell, ni Robespierre, ni Lénine. Nous ne faisons pas des « à la manière de... »

Nous avons d'autres vues, étranges à avouer. Ecoute, il se passe des choses déconcertantes. Hier au soir tout le monde

à mangé à sa faim et chacun a dormi sous un toit.

Des têtes au bout de piques ? Des cadavres de bourgeois ? Cela n'entre point dans notre programme. Nous préférons donner à tous bien-être et liberté.

La cité nouvelle a besoin de savants et d'ouvriers, d'artistes et d'ingénieurs, de poètes et de créateurs. — Elle n'a pas besoin de bourgeois.

Nous ne voulons pas que notre œuvre soit souillée, gâchée, amoindrie par de sales et laides vindictes.

Et nous ne voulons pas fournir un prétexte, une excuse, un précédent à la continuation des immondes pratiques que nous entendons abolir.

En te laissant vivre — nous avons voulu faire un exemple.

C'en est fini maintenant de la barbarie des représailles.

Puisqu'on t'a laissé vivre il ne sera plus possible de prétendre châtier des criminels.

Il n'y aura plus que des malheureux que l'on plaindra et que l'on tâchera de guérir.

\*\*\*

Ne nous remercie pas. Mais regarde, regarde autour de toi. Regarde, maintenant qu'il n'y a plus entre ces morts et toi le fracas des fanfares ni la grandiloquence de tes discours.

Songe à tant l'horreur, à tant de souffrances. Ah ! si c'avait été notre dessein de les venger quel supplice aurions-nous pu inventer qui ne parût en comparaison mesquin et ridicule ? Un tourmenteur d'Orient y aurait perdu son chinois.

Songe à tant de vies qui auraient pu être belles, heureuses et fécondes et qui ont été immolées sous la poussée des intérêts sordides et des préjugés bestiaux.

Tu n'avais pas voulu cela, toi non plus. C'est entendu. Personne ne l'a voulu. Et tout le monde y a contribué. Tu as fait ton devoir. Tout le monde a fait son devoir. Tu en vois le résultat.

Ce qui s'est passé, c'a été le triomphe du bon sens, des lieux communs, des grands mots et des traditions. Pour y échapper il aurait fallu, comme dit l'autre, un peu d'imagination.

Le crois-tu encore que cela valait la peine

de mettre le monde à feu et à sang à cause de ce prince assassiné et du respect des alliances ?

Voilà, tu as accompli ton devoir ponctuellement, comme un bon bureaucrate. Tu as signé des décrets de mobilisation comme tu aurais paraphé une promotion de fonctionnaires.

De l'histoire, tu as fait de l'histoire... Mon pauvre vieux, n'importe qui en aurait fait autant à ta place.

Ecoute une bonne nouvelle : Personne ne fera plus son devoir.

Ta vieille civilisation est finie. L'âge d'harmonie commence.

\*\*\*

Et maintenant, mon pauvre vieux, regarde encore. Et tâche de comprendre, maintenant que tu n'es peut-être plus l'être conventionnel que l'on avait fait de toi, maintenant que te voilà redevenu un homme parmi des hommes, tâche de comprendre à quelles destructions irréparables tu as consenti.

Celui-ci allait trouver le moyen de dompter les énergies atomiques et de doter l'humanité d'une puissance incalculable. Celui-là allait trouver la philosophie nouvelle qui aurait apaisé toutes les angoisses et résolu toutes les antinomies. Celui-ci par des vases nouvelles de biochimie allait rénover l'agriculture et assurer admirablement la nourriture des hommes. Celui-là devait être un grand poète. Et cet autre avait écrit les plus belles lettres d'amour.

Et maintenant, à la place de la cervelle, il y a un peu de boue gluante dans leur crâne.

\*\*\*

Ecoute. Ecoute-moi encore. J'avais un ami, un frère. Il était beau, il était jeune, il était aimé. Et on l'avait pris, lui aussi, pour l'envoyer à la guerre.

Il n'a pas accédé, il ne s'est pas résigné, il n'a pas obéi. Et on l'a fusillé parce qu'il refusait de se battre, parce qu'il ne voulait pas tuer.

Il est mort, comprend-tu. Et rien ne lui donnait le droit d'espérer que cela servirait à quelque chose. Et il avait quelque part une compagne adorée et une petite enfant. Et il a dû songer à tout cela avant de mourir.

On l'a tué parce qu'il ne voulait pas



## Entre dictateurs

Un document édifiant entre tant d'autres, cette dépêche que l'on pouvait lire la semaine dernière :

Rome, 25 novembre. — Une très importante entrevue a eu lieu hier, à Milan, entre M. Litvinof, qui retourne à Moscou, et M. Grandi, ministre des Affaires étrangères italiennes. Leur entretien, qui a eu lieu à la préfecture, a duré trois heures.

M. Grandi a donné un dîner à la préfecture en l'honneur de son hôte russe, puis il est reparti pour Rome à minuit.

M. Grandi et Litvinof, dans leur long et amical entretien, ont procédé à un long échange de vues sur les questions politiques et économiques qui intéressent les deux pays et sur le développement des relations italo-soviétiques.

Tous les journaux s'occupent encore largement d'une rencontre entre M. Grandi et M. Litvinof. Le Giornale d'Italia déclare que ce n'est pas à tort que, dans les milieux diplomatiques, on attribue de l'importance à cette rencontre.

Nous n'aurons pas la naïveté de nous en étonner.

Entre dictateurs fascistes et bolcheviks on peut « cordialement » s'entendre. N'a-t-on pas de part et d'autre les mêmes méthodes féroces de gouvernement et la même mépris et la même haine de toute liberté ?

N'a-t-on pas, de part et d'autre, livré un peuple à la domination sanglante d'un parti ?

N'est-on pas arrivé de part et d'autre au lamentable échec de la politique économique, qui devait servir d'excuse à ces dominations tyranniques, et n'est-on pas conduit à y chercher les mêmes sinistres dérives ?

Que ces mêmes dirigeants bolcheviks, qui faisaient traiter à tort et à travers de fascistes quiconque n'est pas de leur avis, se rapprochent, aussi ostensiblement de ceux qui ont fait, entre autre, tant de victimes parmi les communistes italiens, nous ne nous en indignons pas, c'est dans l'ordre — dans l'ordre des hommes d'ordre.

Pour nous, qui ne confondons avec leurs dictateurs et bourreaux, ni le prolétariat italien, ni le prolétariat russe, formons l'espoir qu'eux aussi s'unissent, non seulement entre eux, mais avec tous les opprimés et exploités du globe, pour en finir avec tous les dictateurs, tous les gouvernants, tous les fauteurs de guerre, de misère et de répression.

## L'ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

Le 33<sup>e</sup> fascicule est sur le point d'être entièrement corrigé. Nous pensons qu'il sera imprimé dans quelques jours et paraîtra vers le 10 au 15 décembre courant.

Nous avons déjà reçu le montant d'un certain nombre de carnets de billets de tombola et, enfin, pas mal de lots, dont plusieurs sont fort intéressants.

Nous prions instamment les amis de l'E. A. de nous envoyer au plus tôt le montant des carnets qui sont encore entre leurs mains et de nous signaler les lots qu'ils sont disposés à offrir.

Nous voudrions que tout ce placement de billets et ce signalement de lots offerts soient achevés à la fin de cette année, pour que le tirage de la tombola put avoir lieu au commencement de 1931.

Que nos amis se hâtent.

Sebastien FAURE.

Chèque postal : Paris, 733-91.

Un volume indispensable :

## L'ÉDUCATION SEXUELLE

par JEAN MARESTAN

Nouvelle édition (1901 mille), revue, augmentée de chapitres nouveaux.

Prix : 12 fr. 50. — Franco : 13 fr. 75.

tuer. C'était conforme à la loi, au droit et au devoir.

Il n'était pas un héros, lui, on n'a pas glorifié sa mémoire.

Pendant longtemps, nous avons ignoré ce qu'il était devenu de lui. Puis, un jour, j'ai tout su par le fils de l'un de ceux qui l'avaient mis à mort.

Il désigna un beau et vigoureux jeune homme, au visage grave comme de lui qui pèse le poids d'une expiation !

— Celui-ci, le meilleur et le plus dévoué de nos compagnons.

\*\*\*

Or, sache, qu'entre toutes choses, c'est le souvenir de cette victime qui aujourd'hui t'a protégé.

Nous aurions pu être tentés de céder à l'imbécillité, à la fausse logique des vengeances. De l'abattre, misérable, vaincu, sans défense, comme d'autres ont abattu les Stuart, les Capet ou les Romanov. De nous venger sur toi de tout ce dont, hélas, nous avons été complices et de la honte même de nous en être rendus complices.

Mais comment oser profaner le souvenir du martyr et l'enseignement de son témoignage ?

Comment oser profaner son souvenir, comment l'humilier jusqu'à le traiter — comme les chiens l'ont traité ?

\*\*\*

Vint l'époque affreuse qui suivit la tuerie, plus hideuse et laide peut-être encore. L'époque dénucléée et dénuée où rien ne comptait plus que l'argent et la force et la basse roubardise, dans l'immense ricanelement des adaptés et des asservis complices à toutes les vieilles et les nouvelles servitudes. Ce fut miracle qu'ailleurs nous n'ayons pas désespéré. Mais, le souvenir nous guidait de celui qui n'avait pas voulu se renier.

Silencieusement, nous préparions l'œuvre d'affranchissement qui s'est accomplie aujourd'hui, moins par le mérite de nous efforts, que parce que votre monde absurde et barbare s'écroulait de lui-même.

\*\*\*

Et maintenant demeure ici où les nôtres veilleront sur toi. Le travail nous appelle, dont nous allons donner l'exemple. Pour

## La tournée de Sébastien FAURE

Notre ami Sébastien Faure nous communique l'itinéraire qu'il compte suivre :

Cet itinéraire comprendra : Lyon (3 conférences), Saint-Etienne (2), Vienne (1), Marseille (4), Saint-Henri (1), Toulon (3), La Ciotat (1), La Seyne (1), Nice (4), Salon (1), Arles (1), Nîmes (3), Alès (2), Al-margues (1), Montpellier (2), Béziers (2), Narbonne (2), Perpignan (1), Toulouse (3), Agen (2), Bordeaux (4), Bayonne (2), Li-moges (3), Clermont-Ferrand (1), Thiers (1), Angers (2), Trelazé (1), Tours (1), Orléans (1). Soit : 55 conférences.

Cette tournée durera environ cinq mois. Commencée au commencement de décembre 1930, elle se terminera vers la fin du mois d'avril 1931.

Sébastien Faure part et voyage seul. Mais il sait qu'il peut escompter l'indispensable concours de tous les libertaires qui se trouvent dans les 29 centres où il parlera.

Il n'a pas oublié l'empressement, l'activité pratique et la cordialité avec lesquels au cours des nombreuses tournées de propagande qu'il a faites depuis plus de 40 ans, les camarades ont préparé et assuré le succès de ses conférences ; et il est convaincu que, comme par le passé — plus et mieux encore, si possible — les camarades veilleront à ce que, dans la préparation et l'organisation matérielles de cette tournée de propagande, rien ne laisse à désirer.

La répression actuelle, les menaces de guerre, la crise industrielle, commerciale et financière, le chômage, le discrédit des partis politiques, toutes les circonstances concourent à créer une situation générale propre à jeter l'incertitude dans les esprits et à faire réfléchir toutes les personnes qui ne sont pas atteintes d'un incurable jenn-foutisme.

L'heure est donc exceptionnellement favorable à la diffusion de nos idées.

Sachons en profiter. Que chaque camarade ait à cœur de contribuer, dans toute la mesure de ses possibilités, à ce que cette série de conférences porte ses fruits.

Cette tournée de cinq mois ne manquera pas d'imprimer à Sébastien Faure, à une lourde fatigue. Nous demandons à tous nos amis d'alléger celle-ci en lui épargnant toutes les dépenses dont ils pourrions s'acquitter eux-mêmes.

## POUR QUE VIVE LE LIBERTÉ

### SOUSCRIPTION

du 8 novembre au 24 novembre 1930

Charlot, 3 francs ; Dollet, 6 ; S.C.A., 5 ; Louis, 5 ; Groupe E. Sociales d'Henri, 3 ; Beaucamp, 5 ; Buvail, 10 ; Le Duff, 5 ; Pacole, 5 ; Marchenoir, 10 ; Colson, 5 ; Liste A, 50 ; Allain, 4 ; Un Portugais, 5 ; Liste B, 20 ; Mistour, 5 ; Demeure, 5 ; Bonnet Roger, 2 ; Fleury, 2 ; Chanu, 5 ; Gravierau, 10 ; Zins, 2 ; Kiki, 3,25 ; L. Levallais, 1,75 ; Renard, 20 ; Roy, 5 ; Claude, 14 ; Colin, 5 ; Cayrol, 5 ; Le Mehec, 10 ; Janvier, 20 ; Faray, 2,50 ; Un zapateiro, 10 ; Vincente Sébastien, 10 ; S.T.C.R.P., 10,50 ; James, 10 ; Rhiel, 5 ; Bonnet rose, 2 ; E. Demeure, 5 ; Chovin, 4,50 ; Jaillard, 2 ; Bruno, 4,50 ; Antoine, 10 ; Tosca, 18 ; Dugne, 15 ; Cerda, 10 ; Villière, 5 ; Nero, 5 ; C. Fremont, 3 ; Petri, 10 ; Dessigne, 15,50 ; Juan del Pino, 5 ; Dimandre, 10 ; Berger, 6 ; Marie, 10 ; Berthe, 2 ; Sanché, 2 ; Hespel, 4 ; Fill, 10 ; Phil, pour comte Ernest, 20 ; Arthaud, 1 ; Muguet, 6 ; Chailhot, 2 ; Burckle (liste A. B. Moselle), 6 ; Liste 208, de Tréguer, Brest, 52,50 ; Le Laun, 3 ; Un abonné de Trelazé, 5 ; Moizo, 5 ; Groupe Idiste, 10 ; Liste Trigaux, à Arcueil, 33 ; Un libertaire, 4,50 ; Faugenet, 2 ; Cambre, 1 ; Pougnet, 3 ; Levoque, 4,50 ; Gairols, 5 ; Dano, 10 ; Lassot, 10 ; Rigel, 2,50 ; Benet, 10 ; Alfred, 3,50 ; Lavrault, 10 ; Chanu, 5 ; Tolle, 6 ; Bagouse, 4 ; Le Bihan et Leion, 40 ; Guedes, 4 ; Tre-guer, 5 ; Gorre, 5 ; Ancillotti, 10 ; Joly Simon, 4 ; Schwartzmann, 7 ; Daberte, 28 ; Demol, 2 ; Demol, 1 ; Demol, 5 ; Demol, 5 ; Friess, 4 ; Crenonni, 10 ; Gheraldi, 3 ; Atea, 2 ; Bi-clarelli, 2,50 ; Gravierau, 40 ; Antoine, 10 ; Nonnenmacher, 10 ; Pierre, 3,50 ; Melchior, 5 ; Grelot, 5 ; Goubé, 20 ; Beauché, 5 ; Roux, 5 ; Deux Etampois, 5 ; Monclin, 10 ; Pontan, 10. Total : 926 francs.

Il demeure avec ces morts. — et morts. Sois le gardien de leurs cadavres — et le gardien de ton passé.

Ne l'inquiète pas. Ce sont des morts de tout repos. Tu sais combien, vivants, ils le furent dociles, ah ! tellement trop dociles !

Des jours nouveaux commencent, mais l'espèce charrie encore des ferment impurs dans son sang. Il faut que subsiste l'exemple salutaire et l'avertissement du passé.

Sois le témoin de ce passé, le témoin irréfutable, le témoin irrécusable. Reste parmi ces morts, les morts, et à ceux qui viendront t'interroger raconte en toute sincérité l'histoire tragique de ton temps. Afin qu'ils sachent de quoi ils ont été délavés et qu'ils apportent d'un cœur plus fervent leur concours volontaire aux la-beurs que requiert d'eux la Cité nouvelle.

Puis un peu de temps passera et l'on pourra laisser croître l'herbe sur ces tombes — et sur les nôtres.

Cependant, se dégageant de l'ombre du monument, une forme gracieuse avait surgi.

— C'est la fille de l'assassiné, reprit-il, et c'est selon sa pensée et son cœur que nous avons agi envers toi comme nous l'avons fait.

La jeune fille inclina sa tête intelligente et charmante. Ensuite, avant relevé son beau front, elle contempla longuement les deux hommes, avec un regard d'admiration affectueuse pour l'un, et pour l'autre d'infinité pitié.

Puis, parce que les temps étaient venus, elle alla poser sa main sur le bras de l'adolescent.

Et tous admirèrent la noble tête qu'illuminaient maintenant les premiers rayons du soleil et le corps harmonieux qui se dédait à l'amour — pour que fût engendrée la race des hommes libres.

\*\*\*

L'éminent homme d'Etat s'éveilla :

— Quel rêve idiot, je viens de faire !

Puis il jeta un coup d'œil compassé sur les feuillets du discours par lequel il allait célébrer une fois de plus, le souvenir de ses victoires.

GILBERT SCHWARZ.

## Les syndi ats ouvriers et la révolution sociale

Beaucoup de compagnons avaient répondu à l'appel des « Amis du Libéraire ». La salle de la « Jeunesse républicaine » était bien garnie. Le sujet, il est vrai, était des plus intéressants : nos amis Pierre Besnard et Louis Loréal devaient examiner au cours de leur controverse une foule de problèmes que tous les militants révolutionnaires ont à cœur de résoudre.

Charbonneau, qui préside cette conférence, controversée, donne la parole à Loréal, qui examine très minutieusement les principaux arguments contenus dans le livre de notre camarade Pierre Besnard. Il est d'accord avec lui en ce qui concerne la limitation des heures de travail et l'égalité des salaires. Il voudrait — mais il ne le croit pas — que cette action sur le terrain économique puisse dégénérer en révolution revendiquant des conditions meilleures d'existence. Mais lui une question se pose : le syndicat par sa propre action, est-il capable de faire une révolution sociale ? Il craint que les syndicats engendrent une espèce d'Etat et que l'autorité persiste. Le syndicat ne peut se charger de toute l'organisation de la Société. Selon lui, la Confédération des syndicats de production et les coopératives de consommation sont indispensables.

Loréal paraît oublier les difficultés sans nombre qui empêchent les syndicats de production de se développer. En société capitaliste, ils sont condamnés à mourir ou à s'adapter.

Quant à ses objections à l'égard de l'organisation des producteurs, elles manquent quelque peu de solidité. Unions locales, Syndicats inter-industriels. Il semble qu'il soit d'accord avec Besnard. Le nom ne signifie pas grand chose.

Il s'inquiète de savoir par qui sera géré la commune, comment se fera la répartition des denrées. Puis il fait une série d'observations très judicieuses.

Les bons de participation au travail ne sont pas logiques. Ils sont mêmes injustes, puisque seuls ceux qui produisent pourront manger. Il faudra une police. Le « tour de veille », préconisé par Besnard, ne le satisfait pas. Bref, avec un bon de travail, certains seront favorisés, d'autres auront à en souffrir. De plus, ceux qui ne voudront pas travailler pourront se consacrer à engager la lutte à main armée. Comment les metrons-nous dans l'impossibilité de nuire ?

Dans la répartition, il pense qu'un « Conseil communal » pourrait établir des statistiques.

Le Bon d'échange pourrait favoriser les petits propriétaires.

Des ateliers pourraient faire des heures supplémentaires.

Tous les terrains ne sont pas aussi fertiles. Certains agriculteurs seraient handicapés par les enfants qu'ils ont à leur charge.

Ce qu'il redoute surtout, c'est la formation d'une « nouvelle caste des plus habiles ».

Moins valait-il que chacun travaille selon ses possibilités et que chacun obtienne la même part que tous les autres membres de la commune.

Il faut aussi briser les rouages administratifs.

Pour la défense de la révolution, il ne partage pas du tout le point de vue de Besnard.

Il faudrait répondre à une attaque armée des capitalistes par la grève générale.

Pierre Besnard pense qu'il est difficile de délimiter les classes. Il est contre l'intérêt général en société capitaliste, mais s'il ne l'admet pas, c'est qu'il y en a un autre.

C'est l'intérêt de classe. Admettre l'intérêt de classe, c'est admettre celle-ci.

Il considère — il n'est pas le seul — les petits industriels comme des « bastions » placés entre les capitalistes.

Les fonctionnaires sont des déclassés à la solde des capitalistes ; pour une parcelle d'autorité, ils acceptent d'être les chiens de garde de ces derniers.

Il cite Bakounine, Kropotkine, Melatesta, Aristote, Machiavel, etc., qui, tous, reconnaissent la lutte des classes, font une distinction entre exploités et exploités.

La classe moyenne est obligée de disparaître. Elle sera attirée soit par le pôle ouvrier, soit par le pôle capitaliste.

Jamais le Syndicalisme ne pourra devenir une sorte de dictature économique. Il ne faut pas placer l'individu sur un plan supérieur à l'individu ne peut vivre qu'en produisant. On ne peut séparer l'individu du producteur.

Il est partisan de la liberté de la presse. Le programme des réalisations devra être un en face des contre-révolutionnaires.

Les syndicats constituent la seule force véritablement agissante pour lutter contre le capitalisme, et pouvant lui porter le coup de grâce.

Le syndicat, c'est entendu, n'est pas tout, mais sans le travail, les sociétés ne peuvent vaincre.

En ce qui concerne les revendications du prolétariat, il faut un programme d'action socialiste.

Le salaire unique ? Quoi de plus normal que pour un effort quelconque, on touche le même salaire ? Le maçon se sent l'égal de l'ingénieur, il voit qu'il y a quelque chose de changé.

Réduction de la journée de travail ? C'est un droit en découler ? La libération de l'homme du joug de la machine. Arrêter des mains du capitalisme son arme, la machine, le changement. Faire cesser aux exploités les expériences qu'ils font avec les prolétaires chômeurs qui acceptent toutes les conditions imposées.

Contrôle syndical de la production ? Arme défensive par excellence. Arme active aussi. C'est avec ce contrôle qu'on pourra fournir aux techniciens le matériel demandé par Loréal. Diminution des heures obtenue sans le concours du capitalisme et de l'Etat.

Les syndicats peuvent faire tout cela sans avoir besoin de la tutelle d'un parti.

Besnard est contre l'esprit de corps des travailleurs.

En période révolutionnaire, le syndicat prendra une très grande importance.

Les grèves du Havre le prouvent, puisque au moment du déclenchement de celles-ci, le syndicat avait très peu d'adhérents et que le nombre de grévistes s'élevait à 40.000.

Il n'y aura pas de dictature des élites. Elles ne pourront pas mettre la main sur la Révolution.

Nous devons défendre celle-ci, car si nous la défendons, elle pourra triompher, sinon elle succombera sûrement. Il faudra donc la défendre les armes à la main.

Défense permanente sans armée permanente. — Nous devons quitter l'outil pour le fusil jusqu'à ce que le péril soit passé.

La grève générale, dont parlait Loréal, est-elle une fin en soi ou un moyen ?

La fameuse ne tarderait pas à surgir et les hommes retomberaient dans la barbarie. De plus, les contre-révolutionnaires n'hésiteraient pas à employer tous les moyens pour combattre l'état de choses nouveau.

Nos deux amis n'ont pas songé aux otages. C'est pourtant un atout de plus que nous aurions en mains et qui pourrait faire reculer les capitalistes. En résumé, cette conférence-controverse a donné ce qu'elle promettait. Certaines questions n'ont pu être développées suffisamment ; ce sera pour bientôt.

Pierre LENTENTE.

# LA VOIX DE PROVINCE

Adresser ce qui concerne la « Voix de province » à Pierre Lentente, au « Libéraire », 186, boul. de la Villette, Paris (19<sup>e</sup>).

## ORLEANS

### Le parlementarisme devant la question sociale

Le samedi 22 novembre, notre camarade L. Loréal est venu traiter : Le parlementarisme devant la question sociale. Comme à notre dernière conférence, le temps ne fut pas favorable, sans cela le nombre d'auditeurs eût certainement été plus grand.

La réunion devait être présidée par notre camarade R. Calvi, hélas ! un grave accident arriva la veille, nous a privés de son concours et son activité va en être suspendue pendant quelque temps. C'est une perte pour notre groupe : l'on ne rencontre pas tous les jours des militants de sa trempe.

Le conférencier nous fit entrevoir la poursuite du régime parlementaire. Les députés de l'extrême droite à l'extrême gauche se rassaient acheter par les plus offrants. Les socialistes et les radicaux pacifistes votant les crédits de guerre, il nous montra l'erreur des électeurs qui croient qu'un homme puisse les représenter au parlement. Les parlementaires peuvent apporter aux foules des programmes d'amnistie, d'impôt sur la fortune, comme le bloc des gauches, ils ne réalisent rien, même avec une majorité. Et ce n'est que le jour où l'homme sera débarrassé de tous les gouvernants, aussi bien prolétaires que fascistes, qu'il pourra vivre vraiment avec plus de bien-être, plus de liberté.

Une contradiction amicale est apportée d'abord par (L'En-dehors) E. Armand, lequel nous dit qu'il n'est pas révolutionnaire, qu'il faut attendre que l'évolution ait fait son œuvre pour instaurer la société libertaire que préconise Loréal, que la violence ne peut rien apporter de bon aux hommes. Loréal lui répond que s'il était de ces ouvriers qui crèvent de faim en travaillant, qu'il tous les jours subissent l'autorité patronale, il ne parlerait pas comme il le fait ; ceux-là n'ont pas d'autres moyens que la révolution pour sortir de l'impasse où les a acculés la société capitaliste.

Ensuite, Louis Ingrain, de la Jeune République, vient déclarer que, comme E. Armand il est évolutionniste, qu'il ne conçoit pas de révolution sans autorité. Le parlementarisme pourrait quand même nous donner quelque chose, une instruction gratuite pour le peuple à tous les degrés. Notre camarade répond : la révolution violente n'est pas l'autorité, ce n'est qu'un acte de légitime défense contre nos exploités, et que nous n'atteindrons jamais au cours d'une révolution un nombre aussi grand de victimes qu'en accusant le capitalisme dans la société actuelle, et cite comme exemple les 14 millions de morts de la guerre 1914-18. Pour l'instruction que l'Etat donne au peuple, c'est à dire pas pour en faire un bon citoyen, c'est à dire un esclavagiste.

## ARGENTEUIL

### Un meeting pour la paix

Dimanche 23 novembre, avait lieu, à Argenteuil, un grand meeting pour la paix. La Fédération des Droits de l'Homme, le parti radical-socialiste, la Franco-macaronie, la Fédération Nationale des Combattants, l'Union des coopérateurs, l'Union des Syndicats de la C. G. T., le parti socialiste S. F. I. O., l'Union des coopérateurs étaient représentés. Huit orateurs inscrits, dont deux députés, exposèrent tour à tour, leurs conceptions au sujet de la paix. Un fait assez singulier attirait l'attention à l'entrée : c'est que les policiers (sous le nom d'organisateur) demandaient si vous étiez bien Français.

La séance est ouverte dans le calme, chose qui ne dura d'ailleurs pas longtemps, le parti communiste et les organisations unitaires avaient décidé de faire échouer ce meeting, et, à plusieurs reprises, le tumulte était comble, l'international fut chanté, quelques menaces et injures furent échangées. Trois orateurs du parti des masses exposèrent la ligne générale du P. C. sans oublier de faire appel pour la défense de l'U. R. S. S., seule patrie des travailleurs.

Les insultes contre ceux qui ne pensent pas comme eux ne furent pas ménagées, et les mots de social-flics, social-traites, social-fascistes, renégats, etc., furent prononcés comme en réunion électorale. Si les orateurs inscrits ont raconté des choses les plus injustes, les plus inadmissibles, il est exact de dire que le bolchevisme se sont montrés les plus menteurs, les plus fanatiques. Les uns reprochent aux autres l'attitude de Fiancette, Paul-Boncour, Renaudel, Jouhaux, etc. ; les autres répliquent qu'ils ne s'associent guère à Cachin, Séraud, Florimond Bonte, Monmousseau, Staline, etc. Les camarades d'Argenteuil ne s'éloignent pas du sujet, et, contrairement aux méthodes bolcheviques, les questions se limitent à l'amnistie pour quelques-uns, réclament, eux, l'amnistie pour tous, et la libération immédiate de Ghezzi, enfermé dans les prisons soviétiques.

### Le groupe d'Argenteuil.

\*\*\*

## VINCENNES

### La guerre des gaz

Est-il besoin de chercher comment nous devons qualifier le résultat de notre conférence, donnée à Vincennes, où notre ami Loréal sut merveilleusement bien développer son sujet : la guerre des gaz ? Succès ou échec ? Non ! Ce que je fais n'est pas un communiqué de guerre où il y aurait des victoires et des échecs à enregistrer. C'est un compte rendu, dans les grandes lignes, du sujet qu'exposa Loréal. Mais avant, que l'on me permette de formuler quelques impressions.

A l'heure où les causes de guerre se font plus et plus nombreuses, où la menace n'a jamais été si grande, aussi visible, où l'on s'apprête à un nouveau massacre avec des moyens de plus en plus dignes de cette humanité dont nous sommes si fiers, ce pauvre peuple s'en fait au point que, dans une commune de 50.000 habitants, il n'y en a pas cent, entendez-vous, pas cent qui se sont dérangés pour étudier la question.

On ne veut pas croire à la guerre. Et puis la France ne l'a jamais voulue, elle fait en outre tout ce qu'elle peut pour l'éviter. Si on l'attaque un jour, c'est parce qu'elle n'aura pu l'éviter.

Et il y a la Société des Nations (à laquelle beaucoup d'imbéciles attribuent encore un pouvoir magique).

Voilà ce que pense ce bon peuple empoisonné par sa dogme journalistique, la presse. Cette presse, qui a si bien travaillé en 1914, n'a rien fait comparativement à ce qu'elle a rendu depuis plus de dix ans. Elle est arrivée à bout de son œuvre, car il est impossible d'obtenir un meilleur résultat. La paix est morte.

Il n'y a pas eu, à vrai dire, commence Lo-

ve qui vote, ce n'est pas de l'éducation qu'il ferait même gratuitement, mais du bourrage de crâne : il apprend dès l'enfance à l'homme qu'il faut vénérer le drapeau, la patrie, les gendarmes, et si l'humain n'est pas assez fort pour se libérer de l'emprise, il sort de l'école bon pour la prochaine fraîche et joyeuse.

La séance est levée vers minuit, aucun contradictoire ne se présentant. Cette conférence sera pour nous une bonne œuvre de propagande, et nous espérons continuer.

Robert-Charle.

\*\*\*

## MARSEILLE

### Conférence Angonin

Le camarade Angonin ayant été sollicité de venir soutenir devant le groupe « Yperbole » le point de vue anarchiste sur la colonisation, fit sa conférence devant 300 personnes.

Il examina rapidement l'histoire de la conquête de l'Algérie et les résultats d'un siècle de gestion ; il montra, à l'œuvre, les divers gouvernements qui se succédèrent, et mit en lumière les nombreux actes de cruauté commis par l'armée ; il dénonça les vols, les pillages, spoliation et assassinats dont furent et sont encore victimes les indigènes et autochtones des colonies ; puis il donna la parole à la contradiction.

Le premier de ceux-ci, avocat au barreau de Marseille, avec une violence oratoire injurieuse, vint déclarer qu'il ne laisserait pas impunément insulter la France ; à l'aide de documents puisés dans les statistiques officielles, il essaya de faire valoir l'œuvre bienfaisante de la colonisation française, mais il ne réussit qu'à démontrer la volonté de refoulement des autres races par la race blanche.

Le deuxième contradicteur, journaliste colonial, approuva en désapprouvant, tout en approuvant, l'œuvre coloniale : fit seulement des réserves sur la conduite de l'armée, mais soutint néanmoins les colons.

Divers autres firent des mises au point sur des questions de détail.

Angonin leur répondit et plaça de suite la discussion sur son véritable terrain que personne n'avait encore abordé.

Il mit en opposition la philosophie anarchiste avec la vieille civilisation méditerranéenne, avec ses différents types de culture, et demanda aux auditeurs : « Pourquoi la race blanche aurait-elle le droit d'exterminer les autres races de couleurs, qui sont quelquefois plus évoluées ? » Et il conclut au soulèvement général des



# DANS LES SYNDICATS

A Brest

## UN SUCCES COMMUNISTE

Le Cri des Dockers (journal communiste) qui paraît sous le contrôle de la C.G.T.U. publiait au numéro de juillet-août 1930 un article outrageant pour les dockers brestois; ceux-ci y étaient traités de jaunes, briseurs de grèves, domestiques du patronat. Les dockers de Saint-Nazaire et de Bordeaux y étaient traités de la même façon.

Herclat-la-Crapule, le signataire de l'article a déjà reçu à Bordeaux la récompense que méritait son ordure. Si un jour il lui prend fantaisie de revenir à Brest, il sera servi également car nous n'aimons pas avoir de dettes.

Le mardi 18 novembre, la C.G.T.U. (alias P.C.) organisait à Brest un meeting public et contradictoire à la Maison du Peuple, deux secrétaires fédéraux, Dado et Simonin, devaient y prendre la parole ainsi qu'un nommé Pink ou Fink. Ce dernier devait exposer le pèlerinage qu'il fit à la Mecque rouge.

Hélas ! trois fois hélas ! quelqu'un troubla la fête, ce quelqu'un c'était les dockers brestois, qui se rappelant que les huiles unitaires étaient également des huiles communistes, se rendirent à la réunion pour expliquer à l'auditoire l'infamie d'Herclat. Dès que le bureau fut constitué, les dockers réclamèrent la parole pour que Tréguer puisse expliquer la situation, tout d'abord les Beni-oui-oui voulurent que ce soit Pink ou Fink qui récitât son catéchisme, les dockers ne l'entendirent pas ainsi et dans le tumulte Tréguer exposa que les orateurs étant au nombre de trois, il n'aurait pas la parole avant 11 h. 30 et qu'alors il n'y aurait plus personne, qu'en conséquence, personne ne causerait, si lui ne commençait pas; la salle devint houleuse, les dockers s'approchèrent de la tribune, ce que voyant Simonin donna la parole à Tréguer, qui après avoir donné lecture de l'article en question, fit le récit de l'intervention des dockers, le 6 septembre, au meeting des jeunes communistes, où les militants de l'U.R.U. reconnuent qu'Herclat était un salaud d'avoir écrit des choses semblables; la C.G.T.U. limogea le secrétaire de l'U.R.U. parce que ce dernier avait refusé de se salir avec Herclat, ce qui motivait une autre ordure dans la Vie ordurière et signée Claveri (encore un qui peut revenir à Brest il sera soigné). Après avoir donné lecture d'une lettre écrite au nom du syndicat des

dockers et adressée aux délégués de la C.G.T.U., Tréguer posa aux trois orateurs la question suivante : « Vous solidarisez-vous avec Herclat ? »

Simonin veut faire un discours mais les dockers l'empêchent de causer, lui disant : « Tréguer t'a posé une question, tu n'as qu'à y répondre, les discours, on s'en balance ». Mis au pied du mur, Simonin, vaseusement reconnaît que le bureau confédéral a pris l'infamie d'Herclat à son compte, qu'en conséquence, lui ne peut pas être avec le bureau confédéral, ce qui en bon français veut dire qu'il aussi infect que l'autre. Sous ce soufflet les dockers bondissent et veulent monter à la tribune. Tréguer s'y oppose et invite tout le monde à quitter la salle. Les dockers ne veulent rien entendre et après que Tréguer ait dit aux communistes que puisqu'ils se solidarisaient avec l'ignoble Herclat, plus un seul communiste ne ferait de réunion à Brest tant qu'ils n'auraient pas publiquement reconnu par la voie de la presse leur infamie. Ils obligèrent les communistes à quitter la salle, ce qu'ils firent honteux et confus, chanceux de n'avoir pas pris la correction qu'ils méritaient pour leur attitude, mais il n'y a rien de perdu, nous apprenons que le chef des jaunes et des crapules, l'ai nommé Monmousseau venait à Brest au mois de décembre, je l'avertis charitablement que : 1° il ne mettra pas les pieds à la Maison du Peuple tout au moins si nous sommes avertis de son arrivée; 2° qu'il se pourrait bien qu'il reçoive la raclée que mérite son attitude, à moins qu'il ne fasse comme en 1910, qu'il se fasse escorter par les gardes, et ils faudra qu'ils soient nombreux pour empêcher les dockers de le reconduire à la gare à coups de pieds au cul.

Que tous ceux qui sont insultés par les communistes agissent de même. Qu'on leur interdise de faire des réunions et qu'on explique à l'auditoire les raisons de notre attitude, tout le monde sera avec les insultés, contre les insulteurs, et quand par tout on les aura chassés des salles de réunions, peut-être que cela les incitera à plus de modération envers des militants qui eux ont payé pour faire du syndicalisme, tandis que les insulteurs sont payés pour leur infamie besogne.

Pour le Syndicat autonome des dockers brestois : J. TREGER.

## C. G. T. S. R.

### Drames et comédies

Parce que dans les modestes journaux qui servent notre cause (c'est-à-dire celle des déshérités et des gueux) et plus particulièrement encore dans ce journal, nous nous attaquons aux responsables de nos misères et de nos douleurs, une certaine « presse » stupide par les fonds secrets et le haut patronat s'acharne contre nous, tout en déformant nos pensées.

Il est remarquable de constater que ce sont ceux qui vivent des cochons de payants (lisez contribuables), des mandataires du peuple, qui, qui créent le plus fort.

Parce qu'un général, dans chaque accident, souvent mortel, nous dénonçons l'incurie des pouvoirs publics et la collusion de ceux-ci avec le patronat, ces gens bien prébendés s'essaient à nous faire passer comme malfaites.

Nous laisserons épancher leur bile et passer leur colère à ceux qui, tels des phoques, vont parler à « leur ministre » ou à « leur préfet ». Nous n'avons pas l'habitude de causer à plat ventre.

Chaque jour voit des nôtres tomber victimes de ces satrapes, qu'ils soient exploités ou législateurs.

Des carriers, des terrassiers pris sous des éboulements, des maçons, des couvreurs ensevelis sous les décombres de leurs échafaudages construits par ordre : vite et mal, avec des matériaux aux trois quarts pourris.

Dans bien des cas, le responsable a le cynisme de déclarer que la victime, sa victime

plutôt, était en état d'ébriété.

Le patronat, dans son orgueil et sa rapacité, ne considère qu'une seule chose en l'occurrence : son coffre-fort.

Dans la plupart des cas, l'accident est dû à la surproduction, jamais à l'inadvertance ou à la témérité du travailleur. Les veuves et les orphelins peuvent crever de misère ou de faim, l'orgueil patronal est saut.

Il y a quelque temps, une malheureuse femme, dont le mari avait été tué dans un accident, mettait fin à sa triste existence en y entraînant ses trois loupes.

Qu'importe à ces gens sans entrailles que le travailleur crève au bout ou de misère ! Actuellement, il y a des milliers de chômeurs. Dans notre « bâtiment », ils se chiffrent par centaines déjà et malheureusement la crise ne fait que commencer. Que sera-ce cet hiver ?

Un autre fléau, l'inondation, vient encore aggraver les misères humaines et, malgré l'optimisme béat des officiels, cela prend les proportions d'un désastre.

Cependant qu'il y a des années que des millions de crédit ont été votés pour préserver Paris et sa banlieue du ravage des eaux des rivières en crue, rien n'a été fait ou si peu de choses qu'il n'est point la peine d'en parler.

Nous ne sommes pas préservés des inondations et alors où sont passés les millions ? Dans quelles poches ont-ils été... s'évanouir ?

Tous les « honorables » et les « Topaze » étaient d'accord, à l'époque, pour construire un canal de dérivation de la Marne; le projet était très beau, comme d'ailleurs les millions de crédits; il s'est éteint dans un pousse-pousse carton.

Il y a trois ans, alors que le bâtiment avait à lui seul autant de chômeurs que dans les

autres industries, nous avions parlé de la construction de ce fameux canal auquel des milliers de travailleurs pourraient être employés; Loucheur et ses H. B. M. sont passés avant.

Pendant que des drames, causés par l'incurie de ces « Messieurs » se jouent au jour le jour, la comédie des boursicotiers traîne en longueur de bas aussi.

La bonne humeur et le réalisme à la N'Goko feront le reste.

Devant tant de fautes mal dissimulées, devant toutes les prévarications qui se produisent, nous prenons position et les « fauteurs de troubles », entendez-vous bien, gens de l'aquarium boursicotiers ou Topazes de l'Hôtel de Ville, ce ne sera pas nous, ce seront ceux qui se seront faits, ce seront ceux qui auront laissé faire.

Ce ne sont pas des « soupes populaires » que les travailleurs demandent, c'est du travail et que celui-ci soit rémunéré à sa juste valeur.

La comédie des polichinelles de la politique a assez duré, de même que les drames de la faim causés par l'incurie de tous les profiteurs; nous reviendrons sur la question s'il est nécessaire, ainsi que sur d'autres qu'elle entraîne.

Nous ne serons pas de ceux qui se tairont et laisseront se prélasser mollement les véritables « fauteurs ». Les travailleurs de la bâtisse, malgré leur division, sauront bien découvrir le remède à appliquer sur la plaie politico-capitaliste.

Le syndicalisme révolutionnaire ne rechignera pas à la besogne.

La 13<sup>e</sup> Région Fédérale du Bâtiment.

Syndicat Général de l'Ameublement. — Les camarades syndiqués sont priés de passer à notre permanence ce mois-ci pour se mettre à jour de leurs cotisations. Bon nombre de camarades de banlieue sont en retard.

Il faut qu'avant notre prochaine assemblée générale que tous soient à jour de leur carte confédérale 1930. Que chacun y mette du sien, il le faut.

Chambre Syndicale Autonome des Métallurgistes. — L'Assemblée générale ordinaire aura lieu le dimanche 14 décembre, à 9 h. 30. Le conseil demande aux camarades de faire un effort et de venir nombreux.

Ordre du jour : 1° lecture de la correspondance; 2° nomination de délégués à la C. E. de l'U. R.; 3° renouvellement du conseil; 4° décisions à ratifier; 5° questions diverses.

Permanence tous les samedis, de 3 heures à 6 heures; dimanches, de 9 heures à 12 heures, au siège, Bourse du Travail, bureau 21, 5<sup>e</sup> étage.

## Dans le S. U. B.

Conseil général. — La réunion du conseil aura lieu le samedi 11 décembre, à 18 heures, salle de Commission, 40 étage.

La Permanence du dimanche pour le mois de décembre fonctionnera de la manière suivante : 7 décembre, Charbonneau; 14 décembre, Guy; 21 décembre, Giraud Victor; 28 décembre, Desbois.

Le Proletaire devant paraître bientôt et la copie manquant, les camarades sont priés d'apporter leurs articles aussi vite que possible, pour permettre la vie mensuelle de leur section, qu'ils ne l'oublient pas.

AUX ORGANISATIONS REVOLUTIONNAIRES

Le Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine informe tous les groupements d'avant-garde que le nommé Juhel Eugène fils a été exclu du Syndicat pour vol. Placé devant son ignominie, il a pris l'engagement de rembourser son indélicatesse, ce qu'il a d'ailleurs commencé à faire. Ceci ne changeant rien la décision du Syndicat, il convient de rejeter ce peu reluisant personnage s'il se présente au nom du Syndicat.

Le Syndicat Unique du Bâtiment.

## Communications Diverses

Groupe des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> arrondissements. — Réunion mardi 9 décembre, à 20 h. 30, 48, rue Dumesnil (1<sup>er</sup> étage au fond du couloir). Cause sérieuse : le camarade Lashorles sur : « La guerre qui vient ». Invitation cordiale aux sympathisants. — Livres, brochures, journaux.

Comité de l'Entr'Aide. — Réunion plénière du Comité lundi 8 décembre, à 21 heures, salle de Commission, 2<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. — Préparation de la fête du 21. — Affaires courantes.

Causeries Populaires. — Vendredi 5 décembre, à 20 h. 45, salle du Faisan-Doré, 28, boulevard de Belleville (Métro Ménilmontant), causerie hebdomadaire : M. C. Falvay défendra contradictoirement son affiche intitulée : « La guerre », apposée récemment sur les murs de Paris. Invitation cordiale à tous.

Blanche Bendahan, dans un ouvrage très bien venu et qui, pour le premier écrit par cette femme, annonce un rude tempérament d'écrivain (1), nous dépeint une navrante histoire.

Le drame se passe à Tétouan, avant la guerre, dans le quartier juif. Les coutumes, les mœurs, les préjugés religieux et sociaux — tout est décrit avec une minutie exacte qui vous fait véritablement vivre dans la Judéria tétouane.

Une fille de juifs, nommée Mazaltob (ce qui veut dire qu'elle est prédestinée au bonheur), est mariée par ses parents à un jeune débauché qui, quelques mois après le mariage, s'en retourne en Amérique du Sud se livrer à l'orgie et abandonne sa femme en Afrique.

Sur ces entrefaites, revient à Tétouan un ami d'enfance de Mazaltob qui professe pour la jeune épouse délaissée un amour vif — partagé, au reste, par celle-ci.

Que vont-ils faire ? S'enfuir ensemble ?

Certes, ils le feraient bien, mais la loi juive interdit l'adultère. Obtenir le divorce de Mazaltob et se remarier ? Ce serait une solution, mais à Tétouan les coutumes judaïques veulent que la femme n'ait qu'un seul mari pour toute la vie.

Après maintes tergiversations, ils vont quand même s'enfuir pour d'autres lieux, mais en cours de route Mazaltob est prise de remords; les préjugés sont plus forts que l'amour, et elle revient à Tétouan toute seule, cependant que l'amant délaissé va achever sa vie dans un hôpital, et ensuite, dégoûtée de la vie, lasse de supporter le joug des superstitions et des conventions stupides, Mazaltob, qui devait avoir une longue vie de félicité, mourra, assassinée par la bêtise, la religion et les coutumes

(1) Mazaltob (Ed. Le Tambourin). 1 vol. : 15 francs.

# LA VIE DE L'UNION

## COMMISSION ADMINISTRATIVE du 25 novembre 1930

Absents : Montagut, Durand, Boisson. Le camarade Lazarevitch a fait parvenir une lettre à la C. A. concernant la détermination de celle-ci à l'égard de la minorité.

La C. A. ne peut tenir compte que des observations venant des groupes adhérents à l'U. A. C. R.

Un télégramme de Bruxelles préviendrait l'U. A. C. R. que le camarade GHEZZI court un très grand danger. L'organisation d'un meeting en sa faveur est immédiatement décidée.

Le Comité du Droit d'Asile devait organiser un meeting très prochainement. Une liste des orateurs envisagée est soumise à la C. A. Un choix est fait parmi ces orateurs.

L'Administrateur du Libéraire fait ensuite un rapide exposé sur la situation financière. D'après les déclarations de Girardin, il ressort que cette situation s'est sensiblement améliorée. Ce résultat est dû aux conférences et aux meetings organisés ces derniers mois.

C'est un engagement à persister et à amplifier notre propagande.

Le Comité de l'Enfance Sociale, le Comité du Droit d'Asile et la C. A. de l'U. A. C. R. se sont réunis afin de s'expliquer sur certains bruits qui circulaient depuis quelque temps. Après explication et mise au point, tous les militants présents se sont séparés, décidés à continuer leur action et à unir leurs efforts.

Plusieurs groupes de province ont déjà sollicité le concours de Loréal. Que les autres groupes désirant organiser des conférences, fassent vite.

Cette tournée commencera dans les premiers jours de janvier. — Ecrire à Pierre Lenteau, au bureau du Libéraire, 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX<sup>e</sup>).

Commission administrative  
Mardi, à 20 h. 30, local habituel.

## PARIS-BANLIEUE

O. I. de la Fédération Parisienne. — Tous les groupes de la région parisienne, en accord avec les décisions prises à la dernière assemblée générale, sont priés de se faire représenter au Comité d'Initiative qui aura lieu samedi 6 décembre, à 20 h. 30, salle Chapotot, rue du Château-d'Eau (à côté de la Bourse du Travail). Ordre du jour : la propagande dans la région parisienne. — Le secrétaire : E. Hermann.

Groupe des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>. — Tous les adhérents et sympathisants sont invités à la réunion du mercredi 10 décembre, à 20 h. 30, au 170 du Faubourg-Saint-Antoine : organisation de la conférence Loréal « La guerre des gaz ». Les camarades détenteurs de livres de la bibliothèque sont priés de les faire parvenir au plus vite au bibliothécaire.

Groupe du 19<sup>e</sup>. — Réunion mardi, à 21 h., à la Solidarité, rue de Meaux.

Organisation de la conférence Loréal : La Guerre qui vient. La Guerre des gaz. Tous les camarades sont priés de venir. Nous ne serons pas de trop. De plus, nous envisageons l'édition de tracts et d'affiches contre la guerre. Avis aux groupes que cette préparation intéresse et aux amis qui désirent nous aider. Ecrire à Pételot, au bureau du « Libéraire », 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX<sup>e</sup>).

Rosny-sous-Bois, Neuilly-Plaisance. — Pour propager et faire connaître l'idéal anarchiste, nous avons décidé de former un groupe libéraire qui groupera tous ceux qui veulent œuvrer pour l'avènement d'une société libérale.

Nous faisons également appel aux sympathisants et lecteurs du « Libéraire » habitant ces deux localités. Une réunion aura lieu bientôt. L'heure et le lieu seront indiqués dans le prochain numéro du journal.

Du 8 au 14 décembre, aura lieu une conférence du camarade Loréal sur « La guerre des gaz ». Un affichage local fera connaître la date et le lieu. Les camarades qui veulent apporter leur aide pour l'organisation de cette conférence sont priés de se mettre en relation avec le camarade F. Nicolas, allée des Pavillons, à Rosny.

Groupe Régional d'Antony. — Réunion du groupe samedi 13 décembre, à 20 h. 30, petite

salle du Lapin-Sauté, 56, avenue d'Orléans, Antony. Organisation de la réunion Loréal.

Groupe Régional de Bièvre-Villejuif. — Les camarades habitant la région sont invités à la réunion du groupe régional, dimanche 7 décembre, café Ramel, 10, rue du 14-Juillet (angle rue du Kremlin), à 10 h. 30 du matin. Présence assurée des copain d'Antony.

Groupe de Vincennes, Fontenay et Montreuil. — C'est après le résultat de notre conférence du 27, à Vincennes, sur la guerre des gaz, que l'on peut se rendre compte qu'il est nécessaire de redoubler d'ardeur. C'est là où l'on est le moins écouté qu'il y a le plus à faire.

Vu le travail que nous donnent les préparatifs des nombreuses conférences que nous tenons à organiser, il n'y a rien de prévu pour cette semaine.

Nous avons besoin plus que jamais du concours de tous les camarades. Qu'ils n'oublient donc pas, qu'en plus du dimanche matin, le groupe se réunit tous les deuxième et quatrième vendredis de chaque mois, à 8 h. 30, au 11 de la rue des Latrères, à Vincennes. Pour le groupe : CHAGOT.

Groupe Régional de Bezons. — Réunion du groupe le samedi 6 décembre, à 20 h. 30, café de l'Abbaye, Carrières-sur-Seine. Les lecteurs du « Libéraire » et sympathisants sont cordialement invités.

Groupe de Clichy. — Réunion du groupe vendredi 5 décembre, à 20 h. 30, 115, rue du Bas, à Clichy.

Questions diverses.

Groupe d'Etudes Sociales libéraire de Pantin-Aubervilliers-La Courneuve. — Le maire de Pantin nous avait refusé la salle pour le 10 décembre, nous nous voyons dans l'obligation de reculer la date de nos conférences. Les nombreux compagnons de la région vont donc bien nous excuser. Pour tout ce qui concerne la vie du groupe, écrire à André Bazanguette, au « Libéraire », 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX<sup>e</sup>).

## PROVINCE

Brest. — Les libéraires et sympathisants de la région sont invités à assister à la réunion du groupe qui aura lieu le dimanche 7 décembre, à 9 h. 30, Maison du Peuple, bureau 7.

Ordre du jour : affaire Pons-Blanco; correspondance; divers.

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — En raison du grave accident survenu à notre camarade R. Colin, tout ce qui concerne le Groupe d'Etudes Sociales doit être adressé à Charles Cathelot, 15, rue du Pressoir-Neuf, Orléans.

Cercle d'Etudes Sociales de Beaune. — Tous les camarades du groupe ou sympathisants libéraires sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu dimanche 7 décembre, à 10 heures, au siège habituel.

Groupe Anarchiste-Communiste de Saint-Etienne. — Permanence tous les samedis, 20, Bourse du Travail, inscription des adhérents. Versements de la cotisation mensuelle; divers.

Rouen. — Les camarades trouveront le « Libéraire » chez Lefèvre, libraire, 60, rue St-Sever et aux permanences suivantes : 1, rue du Hallage, près la Bourse du Travail; 1, rue Pavée à Saint-Sever; à la « Famille Labrie » : 263, rue de L. 15, à Sotteville et 41, rue Jacquet, à Petit-Courville.

Pour tous renseignements concernant la questions anarchiste écrire à Métal, 1, rue du Hallage, Rouen (Seine-Inférieure).

Groupe Anarchiste-Communiste de Toulouse. — Le Groupe se réunit tous les samedis, à 20 h. 30, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles.

Répartition des denrées tous les dimanches matin.

Librairie. — Une librairie volante se tient tous les dimanches matin, rue Saint-Bernard, angle boulevard de Strasbourg.

Groupe d'Action Anarchiste de Marseille. — Grande fête artistique dimanche 14 décembre 1930, à 14 h. 30, au Club des Marins, 10, rue Fauchier.

Le Gérant : Marcel MONTAGUT.

Travail exécuté par des ouvriers unitaires et confédérés.

IMPRIMERIE CENTRALE DU CROISSANT 19, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>).

# Les livres

B. Russell : Le mariage et la morale;

Blanche Bendahan : Mazaltob;

Jeanne Humbert : En pleine vie.

En voyant le titre de l'ouvrage de Bertrand Russell (1) et, surtout, en lisant la notice jointe au livre, je m'attendais à trouver des vues neuves, hardies sur la question du mariage. Je dois dire tout de suite que mes espoirs ont été emportés tels des châteaux de cartes à mesure que je lisais l'exposé. Ma déception fut grande, car si quelques audaces se glissent çà et là à travers l'œuvre, elles sont vite réprimées par les multiples préjugés masculinistes et autoritaires de l'auteur — encore qu'il s'en défende.

Certes, les aperçus sur le mariage à travers le temps et les latitudes, ces aperçus sont éducatifs à souhait; le rôle néfaste joué par l'Eglise romaine qui, par pudibonderie, arriva à faire considérer comme honneux l'acte sexuel, ce rôle est expliqué de main de maître.

Tant que Bertrand Russell se borne à être objectif, on peut être d'accord avec lui — avec cependant quelques petites réserves. Mais lorsqu'il veut faire de la sociologie, lorsqu'il après avoir exposé, il propose — ah ! là, nous ne pouvons nous entendre, car il se montre réactionnaire en diable.

(1) Le mariage et la morale (Ed. Les Revues). 1 vol. : 13 fr. 50.

Ne voyant, dans le mariage, que le problème de la reproduction de l'espèce, notre écrivain se répand en plaintes amères sur la liberté des mœurs, sur la disparition progressive de l'esprit familial et sur la diminution chaque jour grandissante du rôle de la paternité.

Il voit, comme remède à cette situation : des lois, encore des lois, toujours des lois.

Il s'inquiète de la faveur croissante avec laquelle sont accueillis dans le monde les moyens anticonceptionnels.

Deux causes, selon lui, invitent les gens à ne pas procréer : les difficultés de la misère et les risques de guerre. Et les deux palliatifs qu'il indique sont assez platement bourgeois : des indemnités suffisantes à la mère pour élever ses enfants et... l'institution d'un supergouvernement international pour anéantir les risques de guerre.

C'est dire que ce livre, dont certaines parties sont traitées avec assez de soin, et qui aurait pu être un ouvrage sérieux, n'apporte rien qui soit nouveau et que, par conséquent, l'intérêt qu'il offre est assez mince.

\*\*\*

Le mariage, les préjugés sont pourtant sources de nombreux drames.

Blanche Bendahan, dans un ouvrage très bien venu et qui, pour le premier écrit par cette femme, annonce un rude tempérament d'écrivain (1), nous dépeint une navrante histoire.

Le drame se passe à Tétouan, avant la guerre, dans le quartier juif. Les coutumes, les mœurs, les préjugés religieux et sociaux — tout est décrit avec une minutie exacte qui vous fait véritablement vivre dans la Judéria tétouane.

Une fille de juifs, nommée Mazaltob (ce qui veut dire qu'elle est prédestinée au bonheur), est mariée par ses parents à un jeune débauché qui, quelques mois après le mariage, s'en retourne en Amérique du Sud se livrer à l'orgie et abandonne sa femme en Afrique.

Sur ces entrefaites, revient à Tétouan un ami d'enfance de Mazaltob qui professe pour la jeune épouse délaissée un amour vif — partagé, au reste, par celle-ci.

Que vont-ils faire ? S'enfuir ensemble ?

Certes, ils le feraient bien, mais la loi juive interdit l'adultère. Obtenir le divorce de Mazaltob et se remarier ? Ce serait une solution, mais à Tétouan les coutumes judaïques veulent que la femme n'ait qu'un seul mari pour toute la vie.

Après maintes tergiversations, ils vont quand même s'enfuir pour d'autres lieux, mais en cours de route Mazaltob est prise de remords; les préjugés sont plus forts que l'amour, et elle revient à Tétouan toute seule, cependant que l'amant délaissé va achever sa vie dans un hôpital, et ensuite, dégoûtée de la vie, lasse de supporter le joug des superstitions et des conventions stupides, Mazaltob, qui devait avoir une longue vie de félicité, mourra, assassinée par la bêtise, la religion et les coutumes

(1) Mazaltob (Ed. Le Tambourin). 1 vol. : 15 francs.

ineptes, assassinée par la peur du « qu'en-dira-on ? ».

Il faut lire ce livre qui est un pamphlet magistral contre tout ce qui est laid, hypocrite et cruel.

\*\*\*

Combien est plus reposant, plus réjouissant aussi, le livre de Jeanne Humbert (1). Un souffle frais de liberté, de vérité, de vie saine et heureuse passe à travers les pages de cette œuvre.

Sous forme de roman — et, bien que Jeanne Humbert se défende d'aucune prétention littéraire, le roman écrit en un style coulant, harmonieux et empreint en certains endroits d'une poésie pure — c'est un démolition en règle de tous les lieux communs, de toutes les erreurs, de toutes les sottises en usage dans le peuple sur la question sexuelle. Rien n'a été omis du problème de la vie humaine : mariage, union libre, jalousie, contrôle des naissances, procréation raisonnée, eugénisme, éducation et réforme sexuelles, libre pensée, culture morale et physique, héliothérapie et nudisme, dégénérescence, régénération, rajeunissement, végétarisme, naturisme et même jusqu'au suicide philosophique. Tout a été étudié, pesé, soupesé, tout est expliqué lumineusement. Une volonté d'éduquer, de dégrader les cerveaux s'y montre du commencement à la fin.

La forme du roman, qui enlève à cette œuvre tout ce qui pourrait alourdir, mais qui laisse toute la force scientifique à l'enseignement, cette forme littéraire coulante et de bonne humeur rend facile et attrayante la lecture. Les données philosophiques, sociologiques et morales de l'ouvrage en ressortent renforcées, même, de par cette sorte de mise en pratique des préceptes formulés.

(1) En pleine vie (Editions de Lutèce). 1 vol. : 15 francs.

Certaines idées, par exemple celle du nudisme, peuvent choquer des personnes par trop sensibles en ce qui concerne les organes sexuels, on pourra crier à l'immoralité. Pour ma part, j'admets très bien que cette pratique serait autrement morale que la pratique hypocrite et malsaine du système dans lequel on veut laisser le problème des sexes. La seule objection que je puisse faire, c'est que, du point de vue esthétique, il sera absolument plus désagréable à l'œil de contempler certains corps nus qu'habillés. En ce qui me concerne, je préfère me montrer vêtu, car il n'est pas sûr que mon anatomie gagnerait à être exposée dans sa nudité. Mais, comme disait Kipling, ceci est une autre histoire.

Le fait est que si les enfants, dès leur jeune âge, avaient pris connaissance des différences physiques qui séparent les sexes, ils n'attacheraient pas l'importance érotique à la vue d'un organe mâle ou femelle.

Le droit à ne procréer que lorsque la femme le désire, le droit, avec une découle, à l'avortement sont exposés avec une connaissance de déduction et un courage qui honorent la femme qui a écrit En pleine vie.

Tous ceux qu'intéresse la question sexuelle, qui sont partisans d'une éducation rationnelle, d'une lutte contre l'hypocrisie et la bêtise en quelque occasion qu'elles se manifestent, liront ce livre avec profit et le feront lire à leurs amis.

LOUIS LOREAL.

LIVRES REÇUS. — Chpilevski : Copains (Les Revues); Louis Gabrielli : Un Château de cartes (Le Tambourin); Jules Guivresse : La Vie est belle (Figuière); Max Beer : Histoire générale du Socialisme. II. Le Moyeu Age (Les Revues); Marguerite Jouve : Nocturne (Le Tambourin); Thérèse Casevitz : Le Cœur en peine (Figuière).